U d'/of OTTAWA
39003002550514

5-9-

LE CHEVALIER
DE MAISON-ROUGE

DRAME

EN QUATRE ACTES, DIX TABLEAUX

Repris sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris,
le 28 décembre 1888.

24-12-57

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 27999-12-8.

B?

LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE

DRAME

EN QUATRE ACTES, DIX TABLEAUX

PAR

ALEXANDRE DUMAS ET AUGUSTE MAQUET

NOUVELLE ÉDITION

CONFORME A LA REPRÉSENTATION

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1889

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

PERSONNAGES	Acteurs en 1888-1889
DIXMER	MM. Dumaine.
LORIN	Chelles.
MAURICE LINDAY	Volny.
ROCHER	Léon Noël.
LE CHEVALIER	Rhodé.
LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL	Bouyer.
LE COMMISSAIRE DE LA COMMUNE	Darmont.
LE GREFFIER	Herbert.
PREMIER GIRONDIN	Rosny.
GIBERT	Perier.
UN PRÉSIDENT DE SECTION	Riva.
CAÏUS POUSIGNON, perruquier	Angely.
AGÉSILAS	Mallet.
UN SECTIONNAIRE	Prevost.
DEUXIÈME GIRONDIN	Darlès.
DUFRESNE	Delisle.
UN TANNEUR	Jégu.
JEAN	Gaspard.
UN MUNICIPAL	Samson.
UN FACTIONNAIRE	Saclier.
LA FEMME TISON	Mmes E. Duguéret.
GENEVIÈVE	Maljean.
ARTÉMISE	Prévost.
HÉLOÏSE TISON	J. Avocat.
UN JEUNE PATRIOTE	Lacroix.
LA CITOYENNE PLUMEAU	Boulanger.
UNE JEUNE FILLE	Mauvalier.
UNE FEMME DU PEUPLE	Valentine.

Artilleurs, Tambours, Peuple, Girondins, Juges, Membres du jury, Ouvriers, Femmes du peuple, Tricoteuses, etc.

PQ
2225
.C6
1889

LE

CHEVALIER DE MAISON-ROUGE

ACTE PREMIER

Premier Tableau.

Une place et une rue dans le quartier Saint-Jacques. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

GENEVIÈVE; DEUX HOMMES, à l'angle d'une rue
JEAN.

GENEVIÈVE, sortant d'une ruelle, reculant et se cachant dans une autre.

Oh! mon Dieu!

Deux hommes paraissent.

PREMIER HOMME.

Pourvu que Jean nous attende!

DEUXIÈME HOMME.

Il doit être là avec sa charrette...

PREMIER HOMME.

Est-ce lui?

DEUXIÈME HOMME, appelant dans la coulisse.

Oui, je le reconnais... Jean!

JEAN, entrant.

Citoyen, qu'est-il arrivé ?

DEUXIÈME HOMME.

Décrétés d'accusation, notre cause est perdue! Nous et nos amis nous succombons!

JEAN.

Mais vous n'êtes qu'accusés ?

DEUXIÈME HOMME.

Accusés ou condamnés, n'est-ce pas tout un, aujourd'hui? Au reste, nous mourrons en bonne compagnie avec tous les députés de la Gironde.

JEAN.

Si vous mourez ?... Mais moi, je réponds de vous faire passer la barrière! Allons, dépêchons, citoyens, dépêchons!

PREMIER HOMME.

Va!

DEUXIÈME HOMME.

Ami... ami! suivons la même fortune ; viens avec moi!

PREMIER HOMME.

Je te rejoindrai.... J'ai plusieurs papiers qu'il faut que je fasse disparaître, et, entre autres, cette lettre dont je t'ai parlé.

DEUXIÈME HOMME.

Quelle lettre ?

PREMIER HOMME.

Celle de ce chevalier de Maison-Rouge, qui me faisait supplier de m'intéresser à la reine... Cette lettre, tout innocente qu'elle est, ferait croire à des relations avec les aristocrates, et, tu le sais, dans le temps où nous vivons, il y a quelque chose de plus précieux à sauver que la vie, c'est l'honneur...

DEUXIÈME HOMME.

Fais à ta volonté : le rendez-vous est à Bordeaux, tu le sais.

PREMIER HOMME.

Oui, à Bordeaux.

JEAN.

Monsieur, monsieur, le temps se passe... et je vois là-bas une patrouille !

PREMIER HOMME.

Jean a raison... Pars, mon ami, pars !

DEUXIÈME HOMME.

Adieu !

Ils s'embrassent. — Jean fait monter son maître dans la charrette, jette sur lui trois ou quatre bottes de paille et s'éloigne conduisant le cheval par la bride.

GENEVIÈVE.

J'avais tort de les craindre : ce sont des malheureux qui fuient. Allons, je crois que la rue est libre, et que je puis maintenant...

Elle s'avance sur la pointe du pied. — Une patrouille débouche d'une rue ; à la vue de cette patrouille, Geneviève se recule en jetant un cri et essaye de gagner l'autre côté de la rue.

SCÈNE II

GENEVIÈVE,

ROCHER, à la tête d'une patrouille de sectionnaires.

ROCHER.

Hé ! là, là, citoyenne, où vas-tu par là ?... Ah ! tu ne réponds pas !... Ah ! tu fuis ! En joue !... C'est un aristocrate déguisé, un traître, un girondin ! En joue !

GENEVIÈVE.

Grâce ! grâce !... je suis une femme.

Elle tombe sur un genou.

ROCHER.

Alors, avance à l'ordre et réponds catégoriquement! Où vas-tu comme ça, charmante belle de nuit?

GENEVIÈVE.

Citoyen, je ne vais nulle part... je rentre...

ROCHER.

Ah! tu rentres?...

GENEVIÈVE.

Oui!

ROCHER.

C'est rentrer un peu tard, pour une honnête femme.

GENEVIÈVE.

Je viens de chez une parente qui est malade.

ROCHER.

Tu sais que le décret de la Commune défend, passé dix heures du soir, de sortir sans un permis.

GENEVIÈVE.

Ah! mon Dieu!

ROCHER.

Tu l'as oublié chez ta parente? Alors, entrons au premier poste... Là, tu t'expliqueras gentiment avec le capitaine... et s'il est content de toi, il te fera reconduire à ton domicile par deux hommes; sinon, il te gardera jusqu'à plus ample information. Par file à gauche, pas accéléré, en avant, marche!

GENEVIÈVE.

Ah! mon Dieu! à moi! au secours!

SCÈNE III

LES MÊMES, MAURICE LINDAY.

MAURICE, entrant.

Qu'y a-t-il? et que fait-on à cette femme?

ROCHER.

Mêle-toi de ce qui te regarde, muscadin ! et laisse les patriotes faire leurs affaires. D'abord, qui es-tu toi-même, pour nous interroger?

MAURICE.

Je suis officier, ne le voyez-vous pas?

ROCHER.

Quelle section?

MAURICE.

Section Lepelletier.

ROCHER.

Ça ne nous regarde pas... Section du Temple, nous autres !

MAURICE.

Ah! ça ne vous regarde pas? C'est ce que nous allons voir.

UN SECTIONNAIRE.

Quoi qu'il dit?... Quoi qu'il dit?

MAURICE.

Il dit que si l'épaulette ne fait pas respecter l'officier, le sabre fait respecter l'épaulette...

Il saisit de la main gauche Rocher par le collet de sa carmagnole, lui fait, en le séparant de sa troupe, faire trois pas en arrière et lui appuie la pointe de son sabre sur la poitrine.

ROCHER.

Mais, citoyen !...

MAURICE.

Ah! prends garde, l'ami! car je te préviens qu'au moindre mouvement que tu fais, qu'au moindre geste que font tes hommes, je te passe mon sabre au travers du corps. Tu m'as demandé qui j'étais; je vais te le dire. Je me nomme Maurice Linday; je demeure rue de la Monnaie, numéro 16; j'ai commandé une batterie de canonniers au 10 Août, je suis lieutenant de la garde

nationale et secrétaire des Frères et Amis. Cela te suffit-il ?

ROCHER.

Ah! citoyen, si tu es réellement ce que tu dis, c'est-à-dire un bon patriote...

MAURICE.

Je te le disais bien que nous finirions par nous entendre... Maintenant, réponds à ton tour!... Pourquoi vouliez-vous arrêter cette femme?

ROCHER.

Parce qu'elle n'a point de carte de civisme. Oublies-tu que la Patrie est en danger et que le drapeau noir flotte sur l'Hôtel-de-Ville?

MAURICE.

Le drapeau noir flotte sur l'Hôtel-de-Ville et la patrie est en danger parce que deux cent mille esclaves marchent contre la France, et non parce qu'une femme court les rues, passé dix heures! Mais n'importe! puisqu'il y a un décret de la Commune, citoyens, vous êtes dans votre droit... Si vous m'eussiez répondu cela tout de suite, l'explication eût été plus courte et moins orageuse. Maintenant, emmenez cette femme si vous voulez, vous êtes libres.

GENEVIÈVE, qui, profitant de la liberté, s'est approchée peu à peu de Maurice et lui saisit le bras.

Ah! citoyen, au nom du ciel! ne m'abandonnez pas à la merci de ces hommes!

MAURICE.

Soit, prenez mon bras ; je vous conduirai moi-même au poste.

GENEVIÈVE.

Au poste! au poste! et pourquoi, puisque je n'ai fait de mal à personne?

MAURICE.

Citoyenne, vous trouverez au poste de braves gens dont vous n'aurez rien à craindre.

GENEVIÈVE, bas.

Ce n'est pas seulement l'insulte que je crains, c'est la mort! car, si l'on me conduit au poste, je suis perdue!

MAURICE.

Que dites-vous là?

ROCHER.

Allons, allons, citoyen officier, cette femme est en contravention... ainsi donc...

GENEVIÈVE.

Citoyen, par grâce... Monsieur, au nom du ciel...

MAURICE.

Je ne puis que me faire tuer pour vous, madame, et je ne vous sauverai pas.

GENEVIÈVE.

Vous avez raison, monsieur... Que ma destinée s'accomplisse donc!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LORIN commandant une patrouille.

LORIN, au fond.

Qui vive?

MAURICE.

Attendez, je crois que j'entends la voix d'un ami.. Avance ici, Lorin... avance!

LORIN.

Tiens! c'est toi, Maurice? Ah! libertin! que fais-tu à cette heure dans ce quartier perdu? Je te le demande...

MAURICE.

Tu le vois, je sors de la section des Frères et Amis.

LORIN.

Oui, pour te rendre dans celle des Sœurs et Amies, nous connaissons cela. Tu t'es fait précéder d'un poulet ainsi conçu :

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant
Une main fidèle,
Une main d'amant,
Ira doucement...

Hein! n'est-ce pas cela?

MAURICE.

Non, mon ami, tu te trompes. Je revenais de porter un ordre à la barrière Jacques. J'allais rentrer directement chez moi quand j'ai trouvé la citoyenne qui se débattait aux mains de la patrouille que tu vois... J'ai entendu des cris, je suis accouru et j'ai demandé l'explication de cette violence.

LORIN.

Ah! je te reconnais bien là!

Des chevaliers français tel est le caractère.

(Se tournant vers la patrouille.) Et pourquoi arrêtez-vous cette femme, citoyens?

ROCHER.

Nous l'avons déjà dit au lieutenant, — parce qu'elle n'a point de carte de civisme.

LORIN.

Bah! voilà un beau crime!

ROCHER.

Ne connais-tu pas l'arrêté de la Commune?

LORIN.

Si fait, mais j'en connais un autre qui l'annule.

ROCHER.

Lequel?

LORIN.

Le voici :

Sur le Pinde et sur le Parnasse
Il est décrété par l'Amour
Que la Beauté, la Jeunesse et la Grâce
Peuvent à toute heure du jour
Circuler sans billet de passe!

Que dis-tu de cet arrêté, hein?

ROCHER.

Il ne me paraît pas...

LORIN.

Péremptoire. (Rocher le regarde étonné.) C'est ça que tu veux dire?

ROCHER.

Possible, mais d'abord, il ne figure pas dans le *Moniteur*; et puis nous ne sommes ni sur le Pinde, ni sur le Parnasse; ensuite, il ne fait pas jour; enfin, la citoyenne n'est peut-être ni jeune... ni belle.

LORIN.

Je parie le contraire! Voyons, citoyenne, lève ta coiffe et prouve que tu es dans les conditions du décret.

GENEVIÈVE.

Oh! monsieur, après m'avoir protégée contre vos ennemis, protégez-moi contre vos amis, je vous en supplie!

ROCHER.

Voyez-vous, voyez-vous, elle ne veut pas lever sa coiffe, elle se cache, c'est quelque espionne des aristocrates, quelque coureuse de nuit.

GENEVIÈVE, levant sa coiffe pour Maurice seul.

Oh! monsieur, regardez-moi! ai-je l'air de ce qu'ils disent?

MAURICE.

Non, non, rassurez-vous... Lorin, comme chef de patrouille, réclame la prisonnière.

LORIN.

Bon! compris. (A Geneviève.) Allons, allons, la belle, il faut nous suivre.

ROCHER.

Comment, vous suivre?

LORIN.

Sans doute! Nous allons conduire la citoyenne à l'Hôtel-de-Ville, où nous sommes de garde; nous prendrons des informations sur elle.

ROCHER.

Pas du tout. Elle est à nous et nous la gardons.

LORIN.

Ah! citoyens, citoyens, si vous n'êtes pas polis, nous allons nous fâcher.

ROCHER.

Allons donc... polis... polis! La politesse est une vertu d'aristocrates. Nous sommes des sans-culottes, nous!

LORIN.

Chut! ne parlez pas de ces choses-là devant madame. — Mon ami, nous sommes doux et patients, mais tous enfants de Paris, ce qui veut dire que lorsqu'on nous échauffe les oreilles, nous tapons ferme.

Murmures, menaces des sans-culottes.

MAURICE.

Vous voyez, madame, ce qui se passe et vous devinez ce qui va se passer... Dans cinq minutes, dix ou douze hommes vont s'égorger pour vous... La cause qu'ont embrassée ceux qui vous défendent mérite-t-elle le sang qu'elle va faire couler?

GENEVIÈVE.

Monsieur, je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que, si vous me laissez arrêter, il en résultera des malheurs tellement grands, que je vous supplierai de me percer plutôt le cœur avec l'arme que vous tenez à la main, et de jeter mon cadavre à la Seine.

MAURICE.

C'est bien, madame, je prends tout sur moi. (Aux gardes de Lorin.) Citoyens, comme votre officier, comme patriote, comme Français, je vous ordonne de protéger cette femme !

Les sectionnaires font un mouvement d'attaque.

LORIN.

A la baïonnette ! (Lutte et confusion dans les ténèbres. — La plupart des gardes nationaux de Rocher fuient, les autres sont cloués à la muraille avec chacun une baïonnette sur la poitrine.) Là, maintenant, j'espère que nous allons être doux comme des agneaux ! Quant à toi, citoyen Maurice, je te charge de conduire cette femme au poste de l'Hôtel-de-Ville... Tu comprends que tu en réponds.

MAURICE.

C'est convenu.

LORIN.

Mais, avant de te quitter, cher ami, je ne serais point fâché de te donner un conseil !...

MAURICE.

Soit ! (A Geneviève.) Prenez courage, madame, tout va être fini.

LORIN, aux gens de Rocher.

Eh bien, en avez-vous assez ?

ROCHER.

Oui, chien de girondin !

LORIN.

Tu te trompes, l'ami, et grossièrement, car j'oserai dire que nous sommes meilleurs sans-culottes que toi, attendu que nous appartenons au club des Thermopyles, dont on ne contestera point le patriotisme, j'espère... (Aux siens.) Laissez aller les citoyens, ils ne contestent plus...

ROCHER.

Il n'en est pas moins vrai que si cette femme est une suspecte...

LORIN.

Cela nous regarde ! c'est dit et convenu; mais, crois-moi, gagne au large, en attendant; c'est ce que tu as de plus prudent à faire.

UN SECTIONNAIRE.

Viens, Rocher, viens.

LORIN, surpris.

Rocher !

ROCHER, avec un geste de menace.

Si jamais l'un ou l'autre me tombe sous la main.

LORIN.

Ah ! c'est ce fameux Rocher, l'inspecteur des geôliers du Temple ? Cela ne nous étonne plus ? (Les gens de Rocher s'éloignent.) Maintenant, Maurice, je t'ai promis un conseil.

MAURICE.

Et tu vois que je l'attends.

LORIN.

Viens avec nous plutôt que de te compromettre avec la citoyenne, qui me fait l'effet d'être charmante, il est vrai, mais qui n'en est que plus suspecte.

MAURICE.

Voyons, mon cher Lorin, soyons juste, ou c'est une bonne patriote, ou c'est une aristocrate; si c'est une aristocrate, nous avons eu tort de lui prêter assistance, et le mal est fait; si c'est une bonne patriote, c'est un devoir pour nous de la protéger. Maintenant, donne-moi le mot de passe.

LORIN.

Maurice, Maurice, tu me mets dans la nécessité de sacrifier mon devoir à un ami, ou mon ami à mon devoir.

MAURICE.

Décide-toi pour l'un ou l'autre, mais décide-toi.

LORIN.

Tu n'en abuseras pas?

MAURICE.

Je te le promets.

LORIN.

Ce n'est pas assez : jure...

MAURICE.

Sur quoi?

LORIN.

Jure sur l'autel de la patrie!

MAURICE.

Mais, mon ami, nous n'avons pas d'autel de la patrie.

LORIN, lui présentant son chapeau du côté de la cocarde.

Jure là-dessus.

MAURICE.

Je jure à mon ami Lorin de me conduire cette fois, comme toujours, en bon et brave citoyen.

LORIN.

Bien! Rends-moi l'autel de la patrie. — Maintenant, voici le mot d'ordre : Gaule et Lutèce. Peut-être y en a-t-il qui te diront comme à moi, Gaule et Lucrèce. N'importe, laisse passer! c'est toujours romain.

MAURICE.

Merci, Lorin!

LORIN.

Bon voyage!... Adieu, citoyenne. Par file à gauche, en avant, marche!

Il sort avec la patrouille.

SCÈNE V

MAURICE, GENEVIÈVE.

MAURICE.

Et maintenant, citoyenne, où allez-vous?

GENEVIÈVE.

Tout près d'ici, monsieur.

MAURICE.

C'est bien, vous avez désiré d'être accompagnée, me voici, je suis à vos ordres.

GENEVIÈVE.

Monsieur, je crois que je n'aurai pas besoin d'abuser plus longtemps de votre complaisance; tout est redevenu calme et tranquille, je suis à deux cents pas à

peine du but de ma course; en quelques minutes je suis chez moi...

MAURICE.

Je comprends, vous me congédiez, madame; eh bien, avant de nous quitter, ayez un peu de confiance; je l'ai bien mérité, je crois, et faites-moi l'honneur de me dire à qui je parle.

GENEVIÈVE.

Vous parlez, monsieur, à une femme que vous avez sauvée du plus grand danger qu'elle ait jamais couru et qui vous sera reconnaissante toute sa vie.

MAURICE.

Je ne vous en demande pas tant, madame. Soyez reconnaissante pendant une seconde; mais pendant cette seconde, dites-moi votre nom.

GENEVIÈVE.

Impossible!

MAURICE.

Vous l'eussiez dit cependant au premier sectionnaire venu, si l'on vous eût arrêtée!

GENEVIÈVE.

Oh! non, jamais!

MAURICE.

Mais alors, vous alliez en prison.

GENEVIÈVE.

J'étais décidée à tout.

MAURICE.

Cependant, la prison aujourd'hui...

GENEVIÈVE.

C'est l'échafaud, je le sais.

MAURICE.

Et vous eussiez préféré l'échafaud ?

GENEVIÈVE.

Oui, monsieur.

MAURICE.

Madame, vos manières, votre langage sont d'une femme de distinction. Or cette distinction, en opposition avec votre costume et avec ce misérable quartier, me prouve que votre sortie à cette heure cache quelque mystère... Mais vous désirez rester inconnue, n'en parlons plus.

GENEVIÈVE.

Vous vous fâchez ?

MAURICE.

Moi ? pas le moins du monde... D'ailleurs, que vous importe ? Adieu, madame.

GENEVIÈVE.

Adieu, mon généreux protecteur.

MAURICE.

Ainsi, vous ne courez plus aucun danger ?

GENEVIÈVE.

Aucun.

MAURICE.

En ce cas, je me retire...

Fausse sortie.

GENEVIÈVE.

Monsieur ! (Maurice revient.) Mon Dieu, je ne voudrais cependant point prendre ainsi congé sans me faire pardonner le secret que je suis forcée de garder envers vous...

MAURICE.

Il faut que je vous voie encore une fois...

GENEVIÈVE.

Et quand vous m'aurez revue?

MAURICE.

Je n'aurai plus rien à exiger, plus rien...

GENEVIÈVE.

Puisque vous le voulez... (Elle se place sous le réverbère et lève sa coiffe.) Voyons à mon tour, une grâce!

MAURICE.

Ordonnez.

GENEVIÈVE.

Quand je vais partir, promettez-moi de ne pas vous retourner, de ne pas me suivre, de ne pas chercher à savoir le chemin que j'aurai pris.

MAURICE.

Mais, mon Dieu! quelle femme êtes-vous donc pour exiger de pareilles promesses de la part d'un homme qui vient de vous sauver la vie?

GENEVIÈVE.

Ne craint-on que pour sa vie en ce monde? Vous parlez du danger dont vous venez de me tirer, n'est-ce pas?

MAURICE.

Moi?

GENEVIÈVE.

De la reconnaissance que je vous dois? Eh bien, cette reconnaissance je suis même obligée de la cacher, car, aux yeux de certaines personnes, peut-être me serait-elle imputée à crime... Ainsi donc, je vous en supplie, quittons-nous, ici, à l'instant même, car je

tremble qu'on ne soit inquiet de moi et qu'on ne vienne à ma rencontre. Je ne suis pas libre.

MAURICE.

Et, en échange de ce dernier, de ce suprême sacrifice, que ferez-vous pour moi ?

GENEVIÈVE, lui donnant la main.

Mon sauveur... monsieur Maurice...

MAURICE, lui baisant la main.

Oh ! merci ! Allez donc, madame, et emportez avec vous tous mes souhaits de bonheur... Je ne puis rien autre chose maintenant ; je vous offre tout ce que vous me permettez de vous donner. Adieu, madame, adieu !

GENEVIÈVE.

Vous m'avez promis de ne pas vous retourner, de me laisser partir, de ne pas chercher à savoir par où je serai partie...

MAURICE.

Je tiendrai ma promesse, mais votre nom seulement, votre nom ! par grâce, votre nom !

Il tourne la tête machinalement.

GENEVIÈVE, reculant vers le fond.

Ah ! vous vous retournez...

MAURICE.

Non, madame, non, je reste... j'obéis... Mais votre nom ? J'ai bien le droit de savoir votre nom ?

GENEVIÈVE, disparaissant à l'angle de la rue.

Geneviève !

MAURICE, se retournant.

Geneviève !

Deuxième Tableau

Le jardin de Dixmer. — A droite, un pavillon, mur au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

DIXMER, assis; UN CLERC DE NOTAIRE, debout et lisant un acte.

LE CLERC.

« Et a signé avec son collègue, ce Ier messidor an II » de la République française, une et indivisible. »

DIXMER.

Et, moyennant la signature de ce contrat, moyennant la somme de vingt-deux mille livres que je vais vous remettre, je puis disposer de la maison ce soir même?

LE CLERC.

Ce soir même, citoyen Dixmer.

DIXMER.

Voici l'argent.

Il lui remet une liasse d'assignats.

LE CLERC.

Voici les clefs. Vingt-deux mille livres... C'est bien cela. Merci, citoyen... Je vous salue.

Il va pour sortir par la porte du jardin.

DIXMER, lui indiquant une porte à gauche.

Par ici, il y a une ruelle qui conduit au quai. C'est le chemin le plus court.

Le clerc sort.

UN HOMME, à Dixmer.

Monsieur, nous sommes espionnés...

DIXMER.

Montez sur cette échelle et surveillez !...

L'homme va regarder par-dessus le mur.

SCÈNE II

DIXMER, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, entrant.

L'achat de cette maison près du Temple, est-ce fini ?

DIXMER.

C'est signé et payé.

LE CHEVALIER.

Bravo ! Et nous entrons en possession ?...

DIXMER.

Ce soir même... Avez-vous vu, chevalier, cet homme qui vantait ses caves, comme s'il s'était douté de ce que nous voulions en faire ?

LE CHEVALIER.

Il y a des hasards singuliers ; ces caves, en effet, nous épargnent au moins trois jours de besogne, puisqu'elles s'étendent jusque sous les murailles du Temple. Et maintenant que la reine est prévenue de se tenir sur ses gardes, il s'agit de lui apprendre que, dans quatre jours, tout sera prêt pour son évasion. Mais comment l'instruire ?... Savez-vous quelle est la section qui fournira le poste jeudi prochain ?

DIXMER.

La section Lepelletier.

LE CHEVALIER.

Des jacobins fanatiques.

DIXMER.

Oui, c'est une difficulté; j'y songerai...

LE CHEVALIER.

Mais, au nom du ciel, croyez-moi, mon ne ami, mêlez plus votre femme à tous nos complots.

DIXMER.

Et pourquoi les femmes ne feraient-elles pas aussi le sacrifice de leur vie, si leur vie est nécessaire au salut de la reine? Héloïse Tison, une pauvre ouvrière, Héloïse Tison, la fille de la concierge de la prison du Temple, ne se sacrifie-t-elle pas à notre cause? Pourquoi Geneviève ne ferait-elle pas ce que fait Héloïse? Je ne demande pas à Geneviève son cœur qu'elle me refuserait; je lui demande ce qu'elle me doit, la soumission; j'ai à m'acquitter d'une dette de reconnaissance, chevalier. Vous m'avez un jour sauvé la fortune, l'honneur!

LE CHEVALIER.

Ne parlons jamais de cela...

DIXMER.

Parlons-en, au contraire; j'étais plus qu'à moitié dans l'abîme, vous m'avez sauvé, dis-je, en sacrifiant toute votre fortune, en compromettant votre nom, votre nom qui était sans tache... Eh bien! j'ai juré que Dixmer... que tout ce qui porterait le nom de Dixmer n'existant que par vous, vous appartiendrait sans partage, corps et âme, que vos périls seraient mes douleurs, vos caprices mes passions... Or, chevalier, ce bonheur m'est enfin arrivé que vous ayez eu besoin de mon aide. Me voici... je suis à vous... D'ailleurs, nos convictions ne sont-elles pas les mêmes, ne servons-nous pas tous deux la même cause, la plus noble, la plus sainte de toutes les causes?

LE CHEVALIER.

Merci de ces paroles dévouées, Dixmer, je ferai en sorte que Geneviève ne souffre jamais à cause de moi; quant à vous, je puis accepter vos services, votre dévouement. Hélas! je le dois, je n'ai pas d'autre moyen pour atteindre au but que je poursuis. Je suis proscrit, Dixmer, errant, forcé de me cacher, je ne puis rien entreprendre par moi-même; vous, vous êtes libre, connu, entouré de la confiance publique... Agissez .. vous êtes le bras. Ce que la République demande à tout conspirateur qui a perdu, c'est la tête... Si nous perdons, c'est moi qui payerai...

DIXMER.

Chevalier, secondez-moi seulement... c'est tout ce que je réclame de vous, voici les clefs de la maison... Allez visiter les caves, et indiquez sur la muraille l'endroit où nous devrons commencer les fouilles qui doivent aboutir à la cantine du Temple. (Remontant vers le fond.) Eh bien, cet homme?

SCÈNE III

LES MÊMES, QUELQUES HOMMES au service de Dixmer.

L'HOMME, qui est sur l'échelle.

C'est décidément à nous qu'il en veut! voilà trois fois qu'il sort de la ruelle et qu'il y rentre!...

DIXMER.

Où est-il?

L'HOMME.

Là!

DIXMER.

Que fait-il?

L'HOMME.

Il hésite ! Ah ! le voilà qui revient !

DIXMER.

Il faut prendre un parti. Que trois de vous aillent lui couper la retraite du côté de la rue, que trois autres se glissent par ici, dans la petite maison... de cette façon il sera cerné... mieux vaut le prendre vivant que mort. Vivant, nous saurons au moins à qui il en veut.

Les hommes à qui Dixmer a parlé sortent.

L'HOMME.

Ah !

DIXMER.

Quoi ?

L'HOMME.

Il s'approche de la petite maison.

DIXMER.

Écoutons. (On entend le bruit d'une lutte, deux ou trois menaces étouffées se perdent et s'éteignent dans le silence qui leur succède.) C'est fini !

LE CHEVALIER.

Vous n'avez point ordonné qu'on le tuât, j'espère ?

DIXMER.

Non, j'ai ordonné qu'on le prît, mais s'il résiste... ma foi ! On l'amène.

SCÈNE IV

LES MÊMES, QUATRE HOMMES, amenant MAURICE garrotté, bâillonné, les yeux bandés ; deux autres hommes reviennent par-dessus le mur, puis GENEVIÈVE.

DIXMER.

Qui es-tu ?

MAURICE, débarrassé du bâillon.

Je suis un homme qu'on assassine !

DIXMER.

Ajoute que tu es un homme mort si tu parles haut, si tu appelles ou si tu cries.

MAURICE.

Si j'avais dû crier, je n'eusse point attendu jusqu'à présent.

DIXMER.

Es-tu prêt à répondre à mes questions ?

MAURICE.

Questionne d'abord, je verrai après si je dois répondre.

DIXMER.

Qui t'envoie ici ?

MAURICE.

Personne !

DIXMER.

Tu y viens donc pour ton propre compte ?

MAURICE.

Oui.

DIXMER.

Tu mens.

MAURICE, après un mouvement pour se dégager.

Je ne mens jamais.

DIXMER.

En tous cas, que tu viennes de ton propre mouvement ou que tu sois envoyé, tu es un espion.

MAURICE.

Et vous, vous êtes des lâches !

TOUS.

Des lâches, nous !

MAURICE.

Oui ! vous êtes sept ou huit contre un homme garrotté et vous insultez cet homme... Lâches ! lâches ! lâches !

TOUS, avec un mouvement de menace.

Oh!

LE CHEVALIER, les arrêtant d'un geste.

Il n'y a pas d'insulte là, monsieur!... Dans le temps où nous vivons, on peut être espion sans être malhonnête homme! Seulement on risque sa vie!

MAURICE.

Soyez le bienvenu, vous qui avez prononcé cette parole?

LE CHEVALIER.

Délibérons, messieurs.

DIXMER, bas au Chevalier.

Ce jeune homme est envoyé pour surprendre nos secrets. En lui faisant grâce, nous courons risque qu'il nous dénonce.

LE CHEVALIER, même jeu.

Mais en lui faisant donner sa parole d'honneur.

DIXMER.

Il la donnera, puis il la trahira.

LE CHEVALIER.

Nous connaît-il pour nous dénoncer et sait-il ce que nous faisons?

DIXMER.

Non, il ne nous connaît pas; non, il ne sait pas ce que nous faisons; mais il connaît la maison, il reviendra. et cette fois, bien accompagné. Qui nous dit d'ailleurs qu'il n'est pas sur la piste de notre complot?

LE CHEVALIER.

Vous êtes donc pour la mort, messieurs?

DIXMER.

Oui, cent fois oui; je ne vous comprends pas, avec

votre magnanimité, mon cher; si le comité de Salut public nous tenait, il ne ferait pas tant de façons.

LE CHEVALIER, plus haut et de façon à être entendu, sans le vouloir, de Maurice qui écoute le plus qu'il peut.

Messieurs, je n'ai que ma voix, elle est pour la liberté de cet homme; vous en avez six, elles sont toutes six pour sa mort. Va pour la mort. (Mouvement des hommes, vers Maurice.) Laissez-moi l'interroger une dernière fois. (A Maurice.) Qu'êtes-vous venu faire dans ce quartier?

MAURICE.

Y chercher une femme.

DIXMER.

Tu mens.

MAURICE.

Voilà déjà deux fois que la même voix m'insulte et que ne pouvant pas tirer satisfaction de cette insulte, je me contente de répondre que je ne mens jamais.

DIXMER.

Et pour la seconde fois la même voix te dit : Avoue ton projet ou tu mourras.

MAURICE.

Alors tue-moi tout de suite puisque je n'ai pas autre chose à dire que ce que j'ai dit.

DIXMER.

Le nom de cette femme?

MAURICE.

Je ne le sais pas. Et puis je le saurais que je ne vous le dirais pas. Je ne compromettrais pas une femme pour sauver ma vie.

DIXMER.

Et qui es-tu, toi, peux-tu le dire?

MAURICE.

Je suis un patriote, un jacobin, un homme enfin dont le plus beau jour sera celui où il mourra pour la liberté.

DIXMER.

Eh bien, ce jour est venu, tu vas mourir.

MAURICE.

Je ne mourrai toujours pas sans avoir crié que vous êtes tous des misérables, des assassins et probablement des traîtres.

GENEVIÈVE, sortant du pavillon.

Qu'y a-t-il ?

DIXMER.

Va-t'en, tu n'as rien à faire ici.

GENEVIÈVE, reconnaissant Maurice, à elle-même.

Maurice !

MAURICE.

C'est la voix de Geneviève. Je ne m'étais donc pas trompé.

GENEVIÈVE, qui s'est jetée entre Maurice et Dixmer.

Oh ! vous ne le tuerez pas !

DIXMER.

C'est un espion.

GENEVIÈVE, couvrant Maurice de son corps.

Lui, un espion ! Lui M. Maurice !

LE CHEVALIER.

Vous le connaissez ?

DIXMER.

Vous le connaissez, madame. C'était pour vous qu'il venait. Alors, vous d'abord, lui ensuite. Il ne mourra pas sans vous avoir vue mourir.

LE CHEVALIER.

Dixmer.

DIXMER.

Ne voyez-vous pas qu'ils se connaissent, que c'était un rendez-vous ?

GENEVIÈVE.

Je vous jure sur l'honneur que je n'ai vu monsieur qu'une fois et que, cette fois-là, il m'a sauvé la vie.

DIXMER.

La vie !... et quand cela ?

GENEVIÈVE, bas.

Hier au soir, quand je revenais seule du faubourg du Roule... J'étais arrêtée ; j'allais être conduite en prison, interrogée... J'étais perdue... et vous perdais... M. Maurice s'est trouvé là par hasard, et a pris ma défense... Il m'a rendue à la liberté, à la vie !... Hier, quand vous m'avez vue revenir, quand vous m'avez demandé pourquoi j'étais si pâle, si tremblante,... eh bien, je venais d'échapper à ce danger ; et cela, je vous le répète, grâce à celui que vous voulez tuer.

DIXMER.

Et pourquoi n'est-ce qu'aujourd'hui que vous me faites cet aveu, madame ?

GENEVIÈVE.

Vous le savez bien ; parce que les choses les plus innocentes peuvent être interprétées à mal.

LE CHEVALIER.

Dixmer, vous êtes si violent, si jaloux !...

DIXMER.

Oui, c'est vrai, chevalier, vous avez raison. (S'adressant à Maurice Linday.) Ton nom, citoyen ?

MAURICE.

Je me nomme Maurice Linday.

DIXMER.

Maurice Linday, secrétaire de la section Lepelletier et officier municipal ?

MAURICE.

Oui.

DIXMER, bas au chevalier.

C'est Dieu qui nous l'envoie.

LE CHEVALIER.

Qu'allez-vous lui dire?

DIXMER.

Ce que je vais lui dire? Notre fable habituelle... Soyez tranquille, laissez-moi faire. Retirez-vous, changez de costume et revenez.

Le chevalier sort.

DIXMER, aux hommes qui sont là.

Déliez les mains du citoyen. (A Maurice.) Et tu étais à la recherche d'une femme, disais-tu ?

GENEVIÈVE.

Une femme !

MAURICE.

Oui, une femme, qui ce matin m'a dit demeurer vieille rue Jacques.

DIXMER.

Tu sais son nom, sa position sociale ?

MAURICE.

Je ne sais rien, sinon qu'elle était brune, qu'elle avait l'air fort éveillé et qu'elle causait quand je l'ai rencontrée avec une certaine Artémise qui aspire au grade de Déesse Raison. Pour me rapprocher de mon inconnue qui ne

peut être qu'une grisette, j'avais pris cet habit populaire. Tu vois.

DIXMER.

C'est bien. Pardonne-nous, citoyen Linday, et sache pourquoi nous t'avons si mal accueilli. Maintenant que nous savons qui tu es, c'est le moins que tu saches qui nous sommes. Et nous allons nous recommander à ta générosité et à ta délicatesse. Tout à l'heure, mon associé me conseillait de ne rien te dire.

MAURICE.

Il avait raison

DIXMER.

Si je ne te dis rien, tu auras le droit de vouloir apprendre ; si je te dis tout, ta loyauté te commandera le silence. Écoute donc : Je suis maître tanneur et chef de cette tannerie. La plupart des acides que j'emploie pour la préparation de mes peaux sont des marchandises prohibées. Or, les contrebandiers avaient avis d'une déclaration faite au conseil général. En te voyant rôder autour de la maison, avec ce costume et cet air décidé, nous avons eu peur, et, je ne te le cache pas, ta mort était résolue.

GENEVIÈVE.

Mon Dieu !...

MAURICE.

Je comprends tes craintes, mais tu sais à présent que je n'irai pas te dénoncer... tu es rassuré.

DIXMER.

Rassuré au point que je ne te demande même plus a parole. (Il lui tend la main.) Citoyen, tu nous pardonnes, n'est-ce pas ?

MAURICE, riant.

Sans doute. Du moment que c'est par erreur. Mais il

est temps que je me retire. Je te prie seulement de me faire remettre dans mon chemin...

DIXMER.

Quoi, déjà ?

MAURICE, saluant Geneviève.

Ma présence a causé chez toi assez de dérangement, pour que je ne la prolonge pas plus qu'il n'est nécessaire.

DIXMER, avec une feinte bonhomie.

Ah ! par ma foi ! non, il ne sera pas dit qu'ayant fait quoique d'une façon singulière, une aussi précieuse connaissance que la tienne, je te laisserai partir ainsi.

MAURICE.

Citoyen, je crois qu'il serait indiscret de ma part... et tu permettras... ainsi que la citoyenne...

Il s'incline.

DIXMER.

Je ne permets pas que tu t'en ailles, tu es mon hôte. Ceux que tu vois ici sont de bons enfants patriotes comme toi, tes ennemis tout à l'heure, et maintenant tes amis. Or, il n'y a de véritable réconciliation que celle qui se fait à table, et, si tu le veux bien, nous la scellerons ici, à l'endroit même où... comment appellerons-nous cela? — où le malentendu a eu lieu.

MAURICE.

Mais on m'attend à la section du Panthéon.

DIXMER.

C'est à deux pas, fais-y acte de présence et reviens souper avec nous. Madame Dixmer va nous préparer un repas digne de la circonstance.

MAURICE.

Ce costume...

DIXMER.

Ce costume est celui d'un ouvrier comme nous. Tu comptais bien plaire sous ce costume à la femme que tu poursuivais et que nous t'aiderons à trouver, il est bien suffisant pour souper sans façon avec de nouveaux amis. Nous nous mettrons à table dans un quart d'heure. Je suis sûr que tu seras ici dans dix minutes. C'est dit.

MAURICE.

C'est dit... (Saluant Geneviève.) Citoyenne...

MAURICE, à Dixmer.

A bientôt!

DIXMER.

A bientôt!

Maurice sort.

SCÈNE V

DIXMER, GENEVIÈVE.

DIXMER.

Geneviève!

GENEVIÈVE.

Monsieur!

DIXMER.

Maintenant que nous sommes seuls, qu'est-ce que toute cette fable... de rencontre... de danger... de secours apporté par ce jeune homme?

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas une fable. C'est au contraire la plus exacte vérité!

DIXMER.

Pourquoi ne m'avez-vous rien dit de tout cela, alors?

GENEVIÈVE.

Vous savez bien que je n'ose rien vous dire.

DIXMER.

Vous lui aviez donc donné votre adresse à ce jeune homme ?

GENEVIÈVE.

Non, monsieur.

DIXMER.

Dit votre nom, au moins ?

GENEVIÈVE.

Mon nom, oui... mais pas le vôtre.

DIXMER.

Depuis cinq ans nos deux noms n'en font qu'un, ne l'oubliez pas.

GENEVIÈVE, avec un soupir.

Je ne l'oublie jamais.

DIXMER.

Pour votre malheur alliez-vous dire... Eh ! dites, mon Dieu !

GENEVIÈVE.

Par grâce, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit et ce que je n'ai pas voulu dire.

DIXMER.

Enfin, il n'en est pas moins vrai que c'est vous qu'il venait chercher ici.

GENEVIÈVE.

Il me semble cependant que ce portrait qu'il a fait de la personne qu'il a suivie...

DIXMER.

Pour qui me prenez-vous?... En attendant, je ne sais et ne veux savoir qu'une chose, c'est que ce jeune homme a nom Maurice Linday, qu'il est lieutenant dans la garde civique, secrétaire de la section Lepelletier et municipal au Temple.

GENEVIÈVE.

Eh bien?

DIXMER.

Eh bien, vous qui connaissez tous nos projets, vous qui savez que ce soir même, j'ai acheté près du Temple une maison dont les caves vont être fouillées pour nous conduire jusqu'à la reine, ne comprenez-vous pas que la rencontre du citoyen Maurice Linday est un miracle de la Providence.

GENEVIÈVE.

Un miracle?

DIXMER.

Sans doute... N'est-ce pas un miracle qu'hier au moment où l'on vous arrêtait, il se soit trouvé là un jeune homme brave, dévoué, et joignant à ces qualités assez de puissance pour vous arracher aux mains de vos persécuteurs? Si ce n'est point un miracle, madame, quel nom donnerez-vous à cette rencontre?

GENEVIÈVE.

Je vous jure par ce que j'ai de plus sacré au monde, que j'ai vu hier au soir M. Maurice pour la première fois, et aujourd'hui pour la seconde; je vous jure qu'avant l'heure où il fut attiré par mes cris, je ne l'avais ni aperçu, ni rencontré; je vous jure enfin qu'il m'était et qu'il m'est encore parfaitement inconnu!

DIXMER.

Eh bien, je ne discuterai plus sur le mot et je reviendrai au fait. — C'est un grand bonheur que nous nous trouvions, grâce à vous, madame, en relation avec un homme dont la réputation de patriotisme est aussi connue que celle de M. Maurice Linday, d'un homme enfin, par lequel nous pouvons nous faire ouvrir toutes les portes qui se ferment obstinément devant nous.

GENEVIÈVE.

Faites vis-à-vis de ce jeune homme telles instances qu'il vous plaira, je ne m'y oppose pas!

DIXMER.

Oh! moi, madame, vous sentez que je n'essayerai même pas; je doute trop de mon influence!

GENEVIÈVE.

Et vous croyez à la mienne?

DIXMER.

Je crois que, lorsqu'on a risqué pour une femme ce que ce jeune homme a risqué pour vous, l'échafaud hier, le poignard aujourd'hui, on est tout prêt à poursuivre cette route, surtout si cette route est ouverte par une main amie!

GENEVIÈVE.

Permettez-moi de vous dire que ce moyen...

DIXMER.

Est tout naturel.

GENEVIÈVE.

Pas pour moi, du moins.

DIXMER.

Vous êtes bien opiniâtre, madame!

GENEVIÈVE.

Ai-je le droit de disposer de lui à son insu, de compromettre son avenir, sa vie peut-être!...

DIXMER.

Madame, il me semble qu'en temps de révolution, quand le sang coule par les rues, quand on défend une cause aussi sacrée que la nôtre, quand, enfin, on risque sa propre tête pour cette conviction que si l'on réussit, on sauve tout un peuple! Madame, je le répète, il me

semble qu'on ne doit pas être si scrupuleux. D'ailleurs, je suis un maître tanneur et non un logicien; je n'argumente pas, je conspire... Il faut que nous entrions au Temple!... Ce jeune homme en tient les clefs entre ses mains... et il vous aime... Faites qu'il vous en ouvre les portes et que nous sauvions la reine!...

GENEVIÈVE.

Monsieur, demandez-moi ma vie, demandez-moi mon sang, demandez-moi mon honneur même, mais ne me demandez pas l'honneur, le sang, la vie d'un homme que je ne connais que par le service qu'il m'a rendu!...

DIXMER.

C'est votre dernier mot?

GENEVIÈVE.

C'est mon dernier mot.

DIXMER.

Alors M. Maurice Linday ne sortira pas vivant ce soir de cette maison comme il en est sorti tout à l'heure.

GENEVIÈVE.

Que dites-vous?

DIXMER.

Je dis, madame, que je ne puis sacrifier votre tête, celle du chevalier, la mienne, celle de tous ces braves gens, et une tête bien autrement sacrée encore, à de faux scrupules. Si M. Maurice Linday parle, il nous tue; il mourra sans avoir le temps de parler.

GENEVIÈVE.

Monsieur, vous ne commettrez pas un pareil crime.

DIXMER.

Ah! vous me connaissez madame, à quoi bon des paroles inutiles? Oui ou non.

GENEVIÈVE.

Je ferai tout ce que vous voudrez, monsieur, tout!...

Maurice rentre.

DIXMER, haut.

Ah! voilà notre convive!

Le chevalier rentre d'un autre côté, déguisé.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAURICE, LE CHEVALIER.

DIXMER.

Citoyen Linday, je te présente le citoyen Morand, mon associé!...

MAURICE.

Citoyen Morand, enchanté de faire ta connaissance.

LE CHEVALIER.

Citoyen Linday je me joins à mon ami Dixmer pour te prier d'oublier...

MAURICE.

Au contraire, permets-moi de me souvenir...

LE CHEVALIER.

De te souvenir?... Comment cela?

MAURICE.

Tout à l'heure, six voix me condamnaient à mort, une seule a voté pour la vie et la liberté, jamais je n'oublierai le son de cette voix.

DIXMER.

Allons.., allons, citoyen Maurice! donne le bras à la citoyenne Dixmer... et à table!...

MAURICE, offrant son bras à Geneviève.

O Geneviève... Geneviève! que je suis heureux.

LE CHEVALIER, à Dixmer.

Eh bien?...

DIXMER.

Jeudi nous entrons au Temple!...

ACTE DEUXIÈME

Troisième Tableau

La cour du Temple. — A gauche, la cantine de la veuve Plumeau ; plus haut, la grille. — A droite l'escalier qui monte au Temple et l'échoppe de Rocher adossée à cet escalier. — Au fond, le jardin fermé par des murailles. — Au-dessus de la muraille, les maisons de la rue Portefoin. — Au lever du rideau, on relève le poste.

SCÈNE PREMIÈRE

DIXMER, en capitaine de la garde nationale, à la tête de sa compagnie ;
LA VEUVE PLUMEAU,
LE CHEVALIER, en garde national.

DIXMER.

Présentez armes! Haut les armes! Rompez les rangs! (Les gardes nationaux rompent les rangs.) Bonjour, citoyenne Plumeau!

LA VEUVE PLUMEAU.

Ah! bonjour, citoyen Dixmer!

DIXMER.

Qu'as-tu à nous donner à déjeuner? Cherche bien dans ta cantine.

LA VEUVE PLUMEAU.

Je n'ai pas grand'chose: c'est la section Marceau qui sort d'ici. De vrais gourmands, et ils m'ont tout dévoré, seulement, ils n'ont pas pu tout boire, et il me reste quelques bouteilles d'un petit vin de Saumur... je ne vous dis que ça!

DIXMER.

Je le connais! mais avec du vin de Saumur, il faut des côtelettes, et après les côtelettes, un morceau de fromage de Brie.

LA VEUVE PLUMEAU.

On peut te procurer tout cela, citoyen... J'y vais de ce pas.

DIXMER.

Pendant ce temps, nous allons descendre à la cave et choisir nous-même notre vin.

LA VEUVE PLUMEAU.

Fais comme chez toi, capitaine, fais comme chez toi.

Elle sort.

SCÈNE II

DIXMER, LE CHEVALIER, GARDES NATIONAUX.

DIXMER, allumant une chandelle.

Descendez, chevalier, moi, je vais guetter. (Le chevalier descend dans la cave. — Dixmer soutient la trappe.) Eh bien?

LE CHEVALIER.

La cave s'avance dans la direction de la rue de la Corderie, ainsi que nous l'avions prévu...

DIXMER.

Et vous êtes sûr que nos mineurs suivront bien la direction indiquée?

LE CHEVALIER.

Oui.

DIXMER.

Et que cette direction est exacte?

LE CHEVALIER.

Rapportez-vous-en à moi.

DIXMER.

Les entendez-vous ?

LE CHEVALIER.

Oui, ils approchent; dans une heure, l'ouvrage sera assez avancé pour qu'un seul coup de pioche mette en communication la cave et le souterrain.

SCÈNE III

Les Mêmes, LA VEUVE PLUMEAU.

Le chevalier dépose deux bouteilles sur la table.

LA VEUVE PLUMEAU.

Voilà, citoyen! c'était tout cuit, de sorte que tu n'auras pas la peine d'attendre.

DIXMER.

Merci, citoyenne! Eh bien, citoyen Morand, as-tu fait ton choix ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LA VEUVE PLUMEAU, regardant les bouteilles.

Allons, allons, vous n'avez pas pris du pire... Seulement, vous avez eu un tort, c'est de n'en point prendre assez...

DIXMER.

Dame, nous sommes deux; une bouteille chacun...

LA VEUVE PLUMEAU.

Et la compagnie Dixmer, elle va donc mourir de la pépie, pendant ce temps-là ?

DIXMER.

C'est juste, donne du vin aux amis en mon nom.

LA VEUVE PLUMEAU.

A la bonne heure!... j'en ai justement là de tout préparé.

Elle s'éloigne.

DIXMER, au chevalier.

Ainsi tout va bien?

LE CHEVALIER.

A merveille, de mon côté du moins; et du vôtre?

DIXMER.

Dans vingt minutes, vous verrez paraître notre municipal avec Geneviève.

LE CHEVALIER.

Et les œillets?

DIXMER.

Ils seront apportés par Héloïse Tison, aujourd'hui. Elle se déguise en bouquetière; elle apporte les œillets qu'elle se charge de faire acheter à Maurice, que madame Dixmer fera prendre à la prisonnière et qui contiennent chacun un billet.

LE CHEVALIER.

Cette jeune fille va nous perdre... Si sa mère la reconnaît...

DIXMER.

La mère ne la verra pas, elle sera sortie pendant ce temps-là. Je lui ai obtenu une permission d'une heure pour qu'elle puisse aller voir sa fille. Elle ne la trouvera pas, voilà tout.

LE CHEVALIER.

Et comment Héloïse reconnaîtra-t-elle Maurice?

DIXMER.

Facilement, car on lui a dit: « Celui qui donnera le bras à madame Dixmer. »

Roulement.

LE CHEVALIER.

Oh! oh! qu'est-ce que cela?

DIXMER.

C'est le commissaire de la Commune qui nous arrive! A vos rangs, grenadiers! Présentez, armes!

Roulement.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE DE LA COMMUNE ET SON ÉTAT-MAJOR, puis ROCHER.

LE COMMISSAIRE, entrant.

Bravo! quelle compagnie?

DIXMER.

Compagnie Dixmer...

LE COMMISSAIRE.

Quartier du Panthéon! Tu es un zélé.

DIXMER.

Je ne fais que mon devoir.

LE COMMISSAIRE.

Et tout le monde devrait prendre modèle sur toi. (Commandement. Les rangs se rompent. — Se retournant.) Holà! citoyens municipaux, pourquoi n'êtes-vous que deux, et quel est le mauvais citoyen qui manque?

UN MUNICIPAL.

Celui qui manque n'est cependant pas un tiède, c'est le secrétaire de la section Lepelletier, le chef des braves Thermopyles, le citoyen Maurice Linday.

LE COMMISSAIRE.

Bien! je reconnais comme toi le patriotisme du citoyen Maurice Linday; ce qui n'empêche point que si dans

dix minutes il n'est pas arrivé, on l'inscrira sur la liste des absents.

LE CHEVALIER.

Avez-vous entendu ? Maurice n'est pas arrivé.

DIXMER.

Il arrivera, soyez tranquille... (A la femme Tison qui paraît sur l'escalier.) Dis donc, citoyenne Tison ?

LA FEMME TISON.

Qu'y a-t-il, mon capitaine ?

DIXMER.

N'est-ce pas d'ordinaire, de midi à une heure, que la prisonnière va prendre l'air sur la plate-forme ?

LA FEMME TISON.

De midi à une heure, justement.

Elle fredonne l'air de Malbrough.

DIXMER.

Ah! ah! tu es bien gaie aujourd'hui, citoyenne Tison.

LA FEMME TISON.

C'est tout simple : j'ai une permission d'une heure pour aller embrasser ma fille. (A Rocher qui est sorti de son échoppe, un journal à la main, et qui écoute.) Eh bien, qu'est-ce que tu as à dire, toi, avec ta méchante figure ?

ROCHER.

J'ai à dire... j'ai à dire que ta fille fréquente des aristocrates, et qu'il lui arrivera malheur ! Voilà ce que j'ai à dire.

LA FEMME TISON.

Qui est-ce qui a dit ça, qu'Héloïse fréquentait des aristocrates ?

ROCHER.

Moi ! avant hier je l'ai vue sortir d'un hôtel qui avait des colonnes...

LA FEMME TISON.

Eh bien! qu'est-ce que cela prouve ? C'est qu'Héloïse blanchit bien, et qu'elle a de belles pratiques.

ROCHER.

Oui! mais prends garde qu'en blanchissant les autres, elle ne devienne trop blanche elle-même! Le blanc est une mauvaise couleur par le temps qui court... Entends-tu, citoyenne Tison?... entends-tu?

LA FEMME TISON.

Qu'elle soit ce qu'elle voudra ; mais qu'il ne lui arrive pas malheur par toi ou par un autre, je ne te dis que ça, Rocher!

Elle sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, LORIN.

LORIN, entrant.

Bonjour, les amis! bonjour, les citoyens! bonjour, les gardes nationaux! il y en a pour tout le monde... Eh! mais, ce que j'aperçois là-bas, c'est cette brave canaille de Rocher, celui que j'ai si joliment houspillé l'autre nuit ! Je suis curieux de savoir s'il me reconnaîtra.

ROCHER, à part, le regardant de travers.

Oh! oh! voilà un de mes muscadins du faubourg Jacques. Qu'est-ce qu'il vient donc faire ici?

LORIN, lisant l'inscription placée sur l'échoppe de Rocher.

« Rocher, sapeur inspecteur, loue journaux patriotes » et veille au salut de la nation. » Citoyen Rocher, salut et fraternité!

ROCHER.

Ou la mort!

LORIN.

Merci!

ROCHER.

Qu'est-ce que tu veux?

LORIN.

Tu loues des journaux, citoyen Rocher... Je m'ennuie, loue-moi un journal.

ROCHER.

Je ne tiens pas les feuilles aristocrates.

LORIN.

Qu'est-ce qui t'en demande?

ROCHER.

Oh! je sais que tu les aimes, va!

LORIN.

Dis donc! dis donc! Si tu me prends encore pour un aristocrate, nous allons encore nous fâcher...

ROCHER.

Comment encore? Est-ce que je te connais, moi?

LORIN.

Eh bien, si tu ne me connais pas, raison de plus pour être poli, citoyen Cerbère. Tu vois comme je suis gentil avec toi... Qu'est-ce que ça te fait de me louer ton journal?

ROCHER.

Je te dis que je le lis...

LORIN.

Eh bien, tu le lis à l'envers, moi je le lirai à l'endroit, ça ne te gênera pas.

ROCHER.

Ah çà! dis donc, méchant aristocrate, est-ce que tu vas venir me crosser comme l'autre nuit!

LORIN.

Tiens! je t'ai donc crossé, l'autre nuit? J'avais cru que tu ne me connaissais pas...

ROCHER.

C'est qu'ici, je te ferais arrêter, mauvais citoyen.

LORIN.

Tu ferais arrêter un thermopyle, toi?

ROCHER.

Je n'ai qu'à dire ce que tu fais, la nuit, méchant girondin!

LORIN.

Ce que je fais la nuit, c'est tout naturel : je rosse le citoyen Rocher, dit le Sapeur, dit le...

ROCHER, furieux.

Ah! brigand! dans l'exercice de mes fonctions!

Il tire son sabre.

LORIN, se retourne et lui applique un coup de pied en le poussant dans son échoppe.

Et nous y sommes tous deux, dans l'exercice de nos fonctions! Va dans ta niche, citoyen inspecteur, et si tu veilles à ton salut autant qu'à celui de la nation, rengaine ton grand sabre, ou je te coupe les oreilles avec...

ROCHER.

Oh! massacre!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAURICE, donnant le bras à GENEVIÈVE.

LORIN, apercevant Maurice.

Ah! enfin, voilà Maurice!

MAURICE, au chevalier et à Dixmer.

Bonjour, Dixmer! bonjour, citoyen Morand! (Au commissaire.) Excusez-moi si je suis en retard; on m'a retenu ce matin à la section plus longtemps que de coutume.

LE COMMISSAIRE.

N'est-ce pas plutôt cette belle citoyenne?

MAURICE.

La femme du citoyen Dixmer.

LE COMMISSAIRE.

Elle est charmante!

LORIN, qui s'est approché de Maurice.

Enfin, te voilà! c'est bien heureux... L'amour fait, ce me semble, du tort à l'amitié!... N'importe, présente-moi à ta compagnie.

Maurice présente Lorin à Geneviève, à Dixmer et au chevalier.

MAURICE.

Je vous présente mon cher et brave Lorin... un ami au cœur d'or et qui n'a qu'un seul défaut, celui de toujours réciter des vers, en forme de devises, ce qui fait tort à la poésie en général, et à son ami, en particulier.

LORIN.

Mon cher, ce que tu dis est bien prosaïque, et ce n'est pas devant les dames que tu auras raison contre la poésie.

GENEVIÈVE.

Et vous m'avez assez parlé de la bravoure et de la générosité de M. Lorin, pour qu'il ait toujours raison, avec moi.

LE COMMISSAIRE, à Geneviève, qu'il n'a pas cessé de regarder.

Que viens-tu faire ici, belle patriote?

LE CHEVALIER.

Je vais te le dire, citoyen commissaire. Il y a huit jours, en dînant avec la citoyenne et le citoyen Maurice, il m'est arrivé de dire que dans mes nombreux voyages... Citoyen commissaire, j'ai beaucoup voyagé... que dans mes nombreux voyages, il y avait deux choses que je n'avais jamais vues, un roi et un Dieu... Alors le citoyen Maurice nous a offert de nous faire voir la reine.

LE COMMISSAIRE.

Et tu as accepté ?

LE CHEVALIER.

Avec empressement.

LE COMMISSAIRE.

Tu as bien fait.

MAURICE.

Ainsi, tu permets, citoyen commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Parfaitement ; tu veux que la citoyenne et le citoyen puissent entrer au donjon pour y voir les prisonnières?... C'est chose facile !... (A Dixmer.) Capitaine, il faut placer les fonctionnaires ; je leur dirai qu'ils peuvent laisser passer ta femme sous la conduite du municipal Maurice Linday.

LORIN.

Veux-tu que je t'accompagne, citoyen commissaire? (A Maurice.) Je vais te remplacer, toi, fais le service auprès de la beauté.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HÉLOISE.

HÉLOÏSE, derrère la grille.

Qui est-ce qui veut de beaux bouquets, des bouquets d'œillets qui embaument?... Qui est-ce qui veut des œillets ?

LE FACTIONNAIRE.

On ne passe pas...

DIXMER, au chevalier.

Héloïse Tison! tout va bien.

LE FACTIONNAIRE.

On ne passe pas.

HÉLOÏSE.

Oh! citoyen municipal, permets-moi d'entrer.

LORIN, sur l'escalier.

Il y a exception pour les œillets et pour les roses, laisse passer!

LE FACTIONNAIRE.

Tu prends cela sur toi!

LORIN.

Sur moi, parfaitement!

LE FACTIONNAIRE.

Entre, citoyenne!

HÉLOÏSE.

Qui veut des bouquets? des œillets qui embaument? (Bas, à Dixmer.) Ma mère n'est pas là?

DIXMER.

Non, elle est sortie!

HÉLOISE.

Je serai de retour à temps pour la voir, je l'espère. Qui est-ce qui veut des œillets? (A Maurice.) Oh! mon beau municipal, achète un bouquet à la jolie citoyenne! Elle est habillée en blanc, voilà des œillets d'un rouge superbe, elle mettra le bouquet sur son cœur et comme son cœur est bien près de ton habit bleu, vous aurez à vous deux les couleurs nationales.

MAURICE.

Eh bien, oui, je t'en achète. (Jetant un assignat sur l'éventaire d'Héloïse.) Tiens. voilà pour toi!

HÉLOÏSE.

Cinq francs, merci cinq fois, mon beau municipal. (S'éloignant.) Qui veut des œillets qui embaument? Qui veut des œillets?

DIXMER, bas, à Héloïse.

Partez, maintenant.

HÉLOÏSE.

Ne vous occupez pas de moi, sauvez la reine, voilà l'important. (Elle sort.) Qui veut des œillets?

LA VEUVE PLUMEAU, rentrant, à Maurice.

Eh bien, citoyen, tu amènes donc ici de la société?

MAURICE.

Oui, ce sont des amis qui n'ont jamais vu la prisonnière. Je vais demander à la mère Tison de nous placer sur son passage.

LA VEUVE PLUMEAU.

Aujourd'hui, la mère Tison, c'est moi. Elle est allée voir sa fille, je la remplace. Ils seront à merveille derrière ce vitrage, tes amis!

LE CHEVALIER.

Certainement que nous serons à merveille.

GENEVIÈVE.

Seulement, nous aurons l'air de ces curieux cruels qui viennent de l'autre côté d'une grille, jouir des tourments d'un prisonnier.

LA VEUVE PLUMEAU.

Que ne les mets-tu sur le chemin de la tour, tes amis, puisque la femme s'y promène aujourd'hui avec sa sœur et sa fille ?

GENEVIÈVE.

La citoyenne a raison. Si vous pouviez d'une façon quelconque me placer sur le passage de la prisonnière, cela me répugnerait moins que de la regarder à travers un vitrage... Midi !

LA VEUVE PLUMEAU.

Midi sonne ! Il est temps ! Allons ! allons ! si tu veux placer tes amis, citoyen Maurice, viens ! suis-moi. Tes amis auront bien un petit assignat au fond de leur poche ?

MAURICE.

S'ils n'en ont pas, j'en aurai. (Au chevalier.) Venez, Morand ! Nous allons la voir. Eh bien ! qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER.

Moi, rien, je vous suis !

Roulement de tambour.
On prend les armes, on ferme les portes, on relève les postes.

GENEVIÈVE.

Que de précautions pour garder trois femmes ! Mon Dieu !

LE CHEVALIER.

Oui, si ceux qui tentent de les faire évader étaient à notre place, et voyaient ce que nous voyons, je crois que cela les dégoûterait du métier.

Ils montent l'escalier.

GENEVIÈVE.

En effet, je commence à croire qu'elles ne se sauveront pas.

MAURICE.

Et moi, je l'espère !

Ils s'apprêtent à gravir l'escalier.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins MAURICE, GENEVIÈVE et LE CHEVALIER.

LE COMMISSAIRE, à haute voix.

Ouvrez là-haut, la promenade est permise.

LORIN, descendant l'escalier.

C'est fait. (A Maurice qui est à moitié de l'escalier.) Tu peux monter.

ROCHER.

Ah ! ah ! c'est bien ! c'est bien !

Il tire un crayon de sa poche et prend des notes.

LORIN, le regardant.

Ah çà, toi qui lis à l'envers, tu sais donc écrire à l'endroit, maintenant ? Parole d'honneur, il note ! C'est Rocher le Censeur.

ROCHER.

Bon ! bon ! On dit que tu as laissé entrer des étrangers dans le donjon, et cela sans la permission de la Commune. Prends garde, si c'est vrai !

LORIN.

Brute, va !

ROCHER.

Aristocrate !

SCÈNE IX

LES MÊMES, ARTHÉMISE,
puis LA VEUVE PLUMEAU.

ARTHÉMISE, à qui la sentinelle refuse la porte.

Je vous dis que j'ai une foule de raisons pour entrer : d'abord je suis Déesse ou peu s'en faut, et je me recommande du citoyen Lorin.

LORIN.

Arthémise, chère amie ! (A la sentinelle.) Laisse passer Arthémise. Tu ne sais donc pas qu'il n'y a plus de Dieu, que la déesse Raison le remplace, et que la future déesse Raison, c'est la citoyenne Arthémise ici présente. Entrez, Déesse, entrez.

ARTHÉMISE.

Merci, citoyen !... Me voilà et fort essoufflée, j'ai tant couru !

LORIN.

A quel propos courûtes-vous, chère amie ?

ARTHÉMISE.

Mais je suis très occupée ! Et mon élection qu'il faut que je soigne ! Tu veux savoir ce que j'ai fait ? D'abord, c'est aujourd'hui quintidi, jour de séance à mon club. J'y étais à neuf heures, à dix j'en suis sortie.

LORIN.

Et depuis dix heures ?

ARTHÉMISE.

Je me suis occupée de ma future divinité, car tu m'appelles Déesse, mais je ne le suis pas encore. Il y a concurrence. Le marché au beurre et aux œufs présente

une candidate ; le poisson d'eau douce en présente une autre et prétend avoir cinq cents voix ; le marché aux fleurs a corrompu trois sections et porte la citoyenne Tubéreuse. Il n'y a pas jusqu'à la femme de mon imprimeur, de celui qui édite mes discours, qui ne se fasse appuyer par tout l'Opéra, sous prétexte qu'elle est coryphée. Alors, j'ai couru chez ton ami, le citoyen Maurice, dont tu m'avais promis la voix et qui dispose de trois cents électeurs. On m'a dit chez lui qu'il était au Temple avec toi, le citoyen Maurice, et me voilà !...

LORIN.

Ouf !

ARTHÉMISE.

Où est-il, le citoyen Maurice ?

LORIN.

Il accompagne des amis qui voulaient voir la reine.

ARTHÉMISE.

A propos de reine, est-ce vrai qu'elle a manqué s'évader? On ne parle que de ça. Ça a pourtant l'air bien tranquille ici. Ça ne doit pas être facile de s'évader de là-dedans ! Est-ce vrai que le fameux Maison-Rouge, le chevalier, l'amoureux de la reine, comme on dit, est à Paris? C'est moi qui voudrais être aimée comme ça !

LORIN.

Comment !

ARTHÉMISE.

Mais en liberté ! par exemple !

LORIN.

Bien entendu ! Mais comment sais-tu tout cela ?

ARTHÉMISE.

Moi, je répète ce que j'entends dire à droite, à gauche. On assure qu'il est entré cette nuit dans Paris, travesti

en chasseur de la garde nationale. Une femme du peuple, une aristocrate déguisée, lui a porté des habits à la barrière. Puis, un instant après, ils sont rentrés bras dessus, bras dessous. Le factionnaire a eu des soupçons, il avait vu passer une femme avec un paquet, il la voit repasser avec un militaire, c'était louche. Il donne l'éveil, on court après eux. Au moment où on va leur mettre la main dessus, crac! ils disparaissent dans un hôtel du faubourg Honoré dont la porte s'est entr'ouverte comme par enchantement; l'hôtel avait une seconde sortie sur les Champs-Élysées. Bonsoir... Ah! que j'ai soif!

LORIN.

C'est bien, déesse, on va vous désaltérer. (A la veuve Plumeau.) Citoyenne Plumeau, du nectar pour la citoyenne déesse!

ARTHÉMISE.

Du madère!

LA VEUVE PLUMEAU.

Doux ou sèche?

ARTHÉMISE.

Sèche!

LORIN.

Bois sèche! Déesse, bois; voici Maurice, je vais te recommander à lui!...

ARTHÉMISE.

Je vais lui parler moi-même.

LORIN.

Attends un peu, il est avec une dame. Bois pendant ce temps-là, bois à ma santé!

SCÈNE X

LES MÊMES, MAURICE, GENEVIÈVE et LE CHEVALIER; DIXMER, arrivant d'un autre côté.

DIXMER, bas, en regardant sa femme.

Elle n'a plus le bouquet.

LORIN.

Eh bien, citoyenne, as-tu vu la prisonnière?

GENEVIÈVE.

Ah! oui, grâce au citoyen Maurice, et je vivrais cent ans, que je la verrais toujours.

LORIN.

Et comment la trouves-tu?

GENEVIÈVE.

Bien belle!

MAURICE.

Et toi, citoyen Morand?

LE CHEVALIER.

Bien pâle!

MAURICE, à Geneviève.

Dites donc, madame, est-ce que par hasard ce serait de la reine que Morand serait amoureux?

GENEVIÈVE, tressaillant.

Oh! quelle folie!

DIXMER.

Il commence à se faire tard, Geneviève, il est temps de rentrer.

MAURICE.

Si madame veut accepter mon bras jusqu'à la porte de sortie?

DIXMER.

A bientôt, Geneviève ! au revoir, citoyen Maurice !

ARTHÉMISE, à Lorin.

C'est cette dame-là, la déesse Raison de Maurice ?

LORIN.

Arthémise ! cette femme-là est une honnête femme !

ARTHÉMISE.

Eh bien ! les déesses ne sont donc pas honnêtes ?

LORIN.

Ça dépend de l'heure !

ARTHÉMISE.

Et mes trois cents voix ?

LORIN.

Il m'a dit que tu peux compter dessus !

ARTHÉMISE.

Alors, vive la Nation !

Maurice, Geneviève, Lorin et Arthémise sortent.

SCÈNE XI

DIXMER, LE CHEVALIER, LA FEMME TISON, ROCHER, MAURICE, LE COMMISSAIRE, LORIN, ETC...

LE CHEVALIER.

Bientôt une heure.

DIXMER.

J'entre dans la cantine, vous veillez ?

LE CHEVALIER, à la femme Tison qui rentre.

Eh bien, avez-vous vu votre fille ?

LA FEMME TISON.

Non ! elle était sortie pour porter du linge. Je n'avais pas eu le temps de la prévenir.

LE CHEVALIER.

Mauvaise journée alors. Eh bien, prenez ça, ce sera une petite compensation.

LA FEMME TISON.

Un assignat de dix livres... ç'est gentil de ta part, citoyen.

ROCHER, entrant, à la femme Tison.

Ah çà ! décidément, tu veux donc te faire guillotiner citoyenne ?

LA FEMME TISON.

Et pourquoi cela ?

ROCHER.

Comment, tu reçois de l'argent des gardes nationaux, des aristocrates qui ne viennent ici que pour voir la reine et qui l'ont vue pendant que tu étais partie. Mais si celui-là te donne de l'argent, c'est peut-être que tu étais partie exprès ?

LA FEMME TISON.

Tu es fou... on sait que je suis bonne patriote et la prisonnière a eu beau me faire les yeux doux, elle n'a jamais rien obtenu de moi !

ROCHER.

Alors on t'a fait sortir pour n'avoir affaire qu'à la citoyenne Plumeau, qui est une grosse bête et qui n'y voit pas plus loin que le bout de son nez. Bref, ça sent la conspiration ici.

LA VEUVE PLUMEAU, qui est entrée.

Ça sent l'œillet, voilà ce que ça sent.

ROCHER.

L'œillet, pourquoi l'œillet ?

LA VEUVE PLUMEAU.

Parce que la citoyenne Dixmer avait un bouquet qui embaumait.

ROCHER.

Mais non, elle n'en avait pas quand je l'ai vue sortir.

LA VEUVE PLUMEAU.

C'est-à-dire qu'elle n'en avait plus.

ROCHER.

Et pourquoi n'en avait-elle plus ?

LA VEUVE PLUMEAU.

Parce qu'elle l'avait donné à la reine.

ROCHER.

Ils lui ont donné des bouquets, à l'Autrichienne ! Et où étaient-ils, les aristocrates, pendant ce temps-là ?

LA VEUVE PLUMEAU.

Là-haut, sur l'escalier.

ROCHER.

Quand la prisonnière est montée ?

LA VEUVE PLUMEAU.

Oui.

ROCHER.

Et ils se sont parlé ?

LA VEUVE PLUMEAU.

Ils se sont dit deux mots.

LA FEMME TISON, en marchant vers l'escalier.

Tiens, en voilà un par terre de ces œillets.

Elle le ramasse.

ROCHER.

Donne-le moi, citoyenne.

LA FEMME TISON,.

Il y a quelque chose dedans. (Elle ouvre l'œillet et trouve un billet.) Un billet.

ROCHER, lui arrachant le billet.

Un billet, un billet dans l'œillet. Ah! Lorin dit que je ne sais pas lire, attends, attends. C'est un complot, j'ai découvert un complot.

On se groupe autour de lui.

LE COMMISSAIRE, entrant.

Qu'y a-t-il?

ROCHER.

Il y a que j'ai trouvé un billet dans l'œillet.

LA FEMME TISON.

Ce n'est pas lui, c'est moi...

ROCHER.

Où sont donc mes lunettes?

LE COMMISSAIRE, prenant le billet des mains de Rocher.

Donne! (Lisant.) « Aujourd'hui, à une heure, demandez » à descendre au jardin. Approchez-vous de la cantine » et obtenez de la femme Plumeau la permission de » vous asseoir chez elle. La trappe de la cave s'ouvrira. » Précipitez-vous toutes les trois par cette ouverture et » vous êtes sauvées. »

Dixmer et le chevalier écoutent chacun à l'extrémité du théâtre.

ROCHER.

C'était bien un complot! à moi! A moi! les patriotes du Temple!

MAURICE.

Citoyen commissaire!

LE COMMISSAIRE, à Maurice.

De quoi s'agit-il, citoyen Maurice ?

MAURICE.

Avant toute chose, je demande à être arrêté.

LE COMMISSAIRE.

Arrêté, et pourquoi ?

MAURICE.

Parce que c'est moi qui ai donné le bouquet d'œillets à la reine.

LE COMMISSAIRE.

Citoyen Maurice, tiens-toi à la disposition de la Commune. (Une heure sonne.) Une heure ! l'instant fixé pour l'enlèvement... Capitaine Dixmer, aux armes ! Citoyen municipal, fermez les portes de la tour ! (A un autre.) Vous ! gardez cette cantine. Capitaine ! vingt hommes sur cet escalier ! Canonniers, à vos pièces !

Mouvements des troupes, commandements militaires, roulement de tambours, les canons viennent se mettre en batterie.

LA FEMME TISON.

Maintenant que j'ai découvert un complot, on me permettra peut-être de garder ma fille ici.

ROCHER.

Viens à la section avec moi, dénoncer les aristocrates !

LE COMMISSAIRE.

Et toi aussi, Maurice ! à la section.

DIXMER.

Eh bien, chevalier, que faut-il faire ?

LE CHEVALIER.

Rien ! Dieu ne l'a pas voulu.

LE COMMISSAIRE.

Grenadiers, à vos rangs ! (Roulements.) Vive la Nation !

Quatrième Tableau

La section du Temple. — Une chambre prise en large dans les trois premiers plans du théâtre. — Au milieu, la tribune des orateurs; à gauche le fauteuil et le bureau du président; des gradins garnis de spectateurs et surtout de femmes. — Une foule de sectionnaires entrant au son du tambour.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT, POUSIGNON, MAURICE, PEUPLE.

LE PRÉSIDENT, à Pousignon.

Comment t'appelles-tu?

LE PERRUQUIER.

Caïus Pousignon.

LE PRÉSIDENT.

Où demeures-tu?

LE PERRUQUIER.

Rue de la Calandre, numéro 7.

LE PRÉSIDENT.

Que fais-tu?

LE PERRUQUIER.

Je suis perruquier.

LE PRÉSIDENT.

Quel gage as-tu donné à la Révolution?

LE PERRUQUIER.

Je paye exactement mes impôts.

Rires dans l'auditoire.

LE PRÉSIDENT.

Tu ne fais que ton devoir! Après?

LE PERRUQUIER.

Je monte exactement ma garde, chaque fois que je reçois mon billet.

Rires : *Ah ! Ah !*

LE PRÉSIDENT.

Le beau mérite ? Si tu ne la montais pas, on t'enverrait en prison... Après ?

LE PERRUQUIER.

Eh bien, après ?

LE PRÉSIDENT.

Viens-tu souvent à la section ?

LE PERRUQUIER.

Je viendrais avec bien du plaisir, citoyen, si les affaires de mon commerce...

Tolle général.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce que c'est que cela ? Les affaires de ton commerce !... Les affaires de la nation avant tout... Que demandes-tu ?

LE PERRUQUIER.

Je viens solliciter la faveur d'être reçu membre de la Société populaire.

LE PRÉSIDENT.

Tu es ambitieux !... mais n'importe, les bons patriotes ont droit à tout. Es-tu bon patriote ?

LE PERRUQUIER.

Oh ! cela, je m'en vante.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que nous allons voir.

UN SECTIONNAIRE.

Oui ! c'est ce que nous allons voir. Je demande la parole.

LE PRÉSIDENT.

Approche, jeune patriote.

LE SECTIONNAIRE.

Citoyen président, demande-lui un peu ce qu'il a fait pour être pendu en cas de contre-révolution ?

LE PRÉSIDENT.

Tu as entendu la demande ?

LE PERRUQUIER.

Certainement, je l'ai entendue.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, réponds-y... qu'as-tu fait? Voyons.

LE PERRUQUIER.

Ce que j'ai fait? D'abord, j'étais à la prise de la Bastille.

LE SECTIONNAIRE.

Oui, il était perruquier du gouverneur, ce n'était pas étonnant qu'il y soit.

LE PERRUQUIER.

J'étais aux Tuileries le 10 Août.

LE SECTIONNAIRE.

Oui, comme valet de chambre d'un ci-devant marquis.

LE PRÉSIDENT.

Et qu'as-tu fait aux Tuileries le 10 Août ?

LE PERRUQUIER.

J'ai tué... je crois que... j'ai tué... ou blessé un satellite des tyrans.

LE SECTIONNAIRE, montant à la tribune.

Eh bien, je vais aider ta mémoire ! Tu ne l'as ni tué ni blessé, ce satellite des tyrans, tu l'as poussé dans une

allée de la rue de l'Échelle, en refermant la porte sur lui, pour qu'ensuite, il puisse se sauver tout tranquillement.

Rumeurs dans l'assemblée.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce vrai ?

LE PERRUQUIER.

Écoutez-moi, monsieur.

Cris, tumulte, explosion.

LE SECTIONNAIRE.

Il a dit monsieur! C'est un traître, un ci-devant.

Pousignon disparaît dans la tribune.

L'AUTRE SECTIONNAIRE.

Et il a continué de coiffer les aristocrates ! Vas-tu dire que non? C'est toi qui coiffais Barnave et Gensonné.

LE PERRUQUIER.

Pardon! ils sont devenus des aristocrates depuis, à ce qu'il paraît, mais à l'époque où je les coiffais ils étaient encore de bons patriotes...

Cris.

TOUS.

Jamais! jamais!... c'est un girondin... A bas les girondins!... A mort les girondins!

SCÈNE II

LES MÊMES, ROCHER, LA FEMME TISON.

Envahissement du peuple.

ROCHER.

Oui, oui!... A mort les girondins!... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Aux armes, citoyens ! la patrie est en danger!

LE PRÉSIDENT.

La patrie est en danger! Qu'y a-t-il, citoyen Rocher?

ROCHER.

Je m'en vas t'expliquer ça!

LE PERRUQUIER.

Je crois que je ferais bien de profiter de ce que la patrie est en danger.

Il s'esquive

UN MEMBRE.

Eh bien! eh bien! Où va-t-il?

ROCHER.

Laissez-le aller, nous le retrouverons, il est connu, Caïus Pousignon, perruquier, rue de la Calandre; mais je vous apporte mieux que cela pour le moment.

LE PRÉSIDENT.

Citoyen Rocher, tu as dit que la patrie était en danger!

ROCHER.

Oui, mais j'étais là... et je l'ai sauvée!

Cris.

TOUS.

Vive Rocher! Vive Rocher!

ROCHER, modestement.

Merci!

UN MEMBRE.

Je vote pour qu'on décerne au brave Rocher les honneur de la séance.

Cris.

TOUS.

Oui! Oui!

MAURICE.

Attendez au moins que vous sachiez ce qu'il a fait.

ROCHER.

Ah! tu es là, toi!

MAURICE.

Pourquoi pas?

ROCHER, au président.

Je te dénonce le traître, citoyen. Le citoyen Maurice Linday est un traître, un ci-devant, un aristocrate.

LE PRÉSIDENT.

Maurice Linday, le secrétaire de la rue Lepeletier?

MAURICE.

Laisse-le donc dire, citoyen.

ROCHER.

Oui! oui! un traître, ainsi que le citoyen Lorin, un autre aristocrate.

LE PRÉSIDENT.

Qui les accuse?

ROCHER.

La femme Tison ici présente. (A la femme Tison). Monte à la tribune, et accuse-les.

LA FEMME TISON.

Que je monte?

ROCHER.

Oui! accuse, accuse, si tu veux qu'on te rende ta fille.

LA FEMME TISON, à la tribune.

Alors, j'accuse!

LE PRÉSIDENT.

Et qui accuses-tu?

LA FEMME TISON.

Le citoyen Maurice Linday...

ROCHER, bas.

Et le citoyen Lorin.

LA FEMME TISON.

Et le citoyen Lorin. (Bas.) Me rendra-t-on ma fille?

ROCHER.

Oui, oui! accuse!

LE PRÉSIDENT.

Et de quoi les accuses-tu?

ROCHER.

De complot... ils ont tenté de faire évader la prisonnière du Temple.

Cris d'indignation.

MAURICE.

Citoyen Rocher, laisse donc parler la citoyenne accusatrice.

ROCHER.

Tu n'as pas la parole... Dis-y qu'il n'a pas la parole, citoyen.

LE PRÉSIDENT.

Femme Tison, quel est le complot que tu viens dénoncer à la section?

LA FEMME TISON.

Le complot?

ROCHER.

Oui, le complot de l'œillet, tu le sais bien.

LA FEMME TISON.

Le complot de l'œillet, c'est cela.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, achève...

MAURICE.

Citoyen président, tu vois que la pauvre femme est à moitié folle et, quoique soufflée par cet excellent patriote Rocher, elle pourrait bien manquer de mémoire... Elle ne sait rien, elle, puisqu'elle était sortie pendant que les choses se sont passées.

LA FEMME TISON.

Mais j'ai trouvé l'œillet avec le billet, car c'est moi qui l'ai trouvé!

MAURICE.

Si tu veux, je vais te dire le complot, moi!

ROCHER.

Citoyen, impose donc silence au traître... Tu n'as pas la parole, girondin!

LES SECTIONNAIRES.

Si! Si! Non! Non! Qu'il parle! Qu'il parle!

Tumulte effroyable.

LE PRÉSIDENT, se couvrant.

Silence! (Il agite la sonnette, profitant du silence.) La parole est au citoyen Maurice Linday, pour raconter le complot.

TOUS.

Bravo! Bravo! Bravo!

MAURICE.

Eh bien! on a trouvé tout un plan d'évasion dans un œillet.

LE PRÉSIDENT.

Alors il y a complot?

MAURICE.

Certainement!

ROCHER.

Il avoue, tu vois qu'il avoue, citoyen.

LE PRÉSIDENT.

Et par qui l'œillet avait-il été apporté?

MAURICE.

Par une femme qui a été instrument, mais qui, à coup sûr, n'est pas complice.

ROCHER.

Elle a donné un œillet à la prisonnière... un œillet dans lequel il y avait une lettre (A la femme Tison). Accuse donc, toi, puisque tu es venue pour accuser.

LE PRÉSIDENT.

Une lettre?

ROCHER.

Oui! une lettre...

LE PRÉSIDENT.

Et qui avait conduit cette femme au Temple?

MAURICE.

Moi, citoyen.

ROCHER.

Lui! vous voyez!

MAURICE.

Oui, moi!

LE PRÉSIDENT.

Comment l'appelles-tu, cette femme?

MAURICE.

C'est la citoyenne Dixmer. Son mari est capitaine dans la garde civique, et connu pour son patriotisme, dans tout le quartier Victor.

ROCHER.

Oui! fameux patriote! Sa femme demande à voir la prisonnière!

MAURICE.

Non, c'est moi qui, en dînant chez elle, lui ai proposé de la conduire au Temple, où elle n'était jamais entrée.

LE PRÉSIDENT.

Mais alors, la citoyenne Dixmer s'est munie de fleurs, car le bouquet a été fait d'avance.

MAURICE.

Pas du tout, puisque c'est encore moi qui ai acheté ces fleurs à une bouquetière qui est venue nous les offrir dans la cour du Temple.

LE PRÉSIDENT.

Mais depuis le moment où le bouquet a été acheté

jusqu'à celui où la citoyenne Dixmer s'est trouvée en face de la prisonnière, on a pu glisser un billet dans les fleurs.

MAURICE.

Impossible, citoyen, je n'ai pas quitté un seul instant la citoyenne Dixmer et pour glisser un billet dans chacune des fleurs, car remarquez que chaque œillet, à ce que dit Rocher, devait contenir un billet pareil, il eût fallu au moins une demi-journée.

LE PRÉSIDENT.

Alors, à ton avis, citoyen, il n'y a pas de complot.

MAURICE.

Si fait... et je suis même le premier à l'affirmer et à le croire... seulement ce complot ne vient ni de moi ni de mes amis : aussi ne devons-nous pas en rester là, citoyen président, et faut-il chercher la bouquetière!

ROCHER.

Ah! oui, la bouquetière! la bouquetière! Elle ne se retrouvera pas! Je vous en préviens d'avance. C'est un complot formé par une société de ci-devant qui se rejettent la balle les uns aux autres, comme des lâches qu'ils sont. Tous avez bien vu d'ailleurs que le citoyen Lorin avait décampé quand on s'est présenté chez lui... Eh bien, il ne se retrouvera pas plus que la bouquetière!

SCÈNE II

LES MÊMES, LORIN.

LORIN.

Tu en as menti, Rocher! Il se retrouvera, car le voici! Place à moi, place!

Il va s'asseoir près de Maurice. — Maurice sourit et lui tend la main.

LES TRIBUNES.

Bravo ! Bravo !

LORIN.

Eh bien, qu'est-ce qu'ils ont donc à applaudir là-haut?

ROCHER.

Citoyens, je demande que la citoyenne Tison soit entendue, je demande qu'elle parle, je demande qu'elle accuse !

LORIN.

La femme Tison ! oh ! citoyens, avant que cette femme accuse, avant qu'elle ait dit un mot devant vous, je demande que la jeune bouquetière qui vient d'être arrêtée et qu'on va amener ici soit entendue !

ROCHER.

Non ! non ! c'est encore quelque faux témoin ! D'ailleurs, la citoyenne Tison brûle (Rires.) !.. brûle du désir d'éclairer la justice !

LORIN.

Citoyens, je demande encore une fois que la jeune fille qui vient d'être arrêtée soit entendue avant qu'on fasse parler cette pauvre femme.

ROCHER.

Tu ne veux pas qu'elle parle, parce qu'elle sait la vérité.

LORIN.

On lui a soufflé sa déposition. Et d'ailleurs elle n'était pas là. Elle était sortie pour aller voir sa fille qu'elle a vue. Tu as vu ta fille, n'est-ce pas?

LA FEMME TISON.

Non, je ne l'ai pas vue.

LORIN.

Malheureuse ! C'est la citoyenne Plumeau qui a accom-

pagné Maurice et ses amis. La femme Tison n'a rien à faire là-dedans... (Au président.) Oh! citoyen... par pitié... non seulement ordonne à cette malheureuse de se taire, mais éloigne-la d'ici!

ROCHER.

Ah! tu as peur! Eh bien, moi je requiers la déposition de la citoyenne Tison!

LES SECTIONNAIRES.

Oui! oui! la déposition!

Bruit.

LE PRÉSIDENT.

Informez-vous quel est ce bruit?

UN GENDARME.

C'est une jeune fille qu'on amène.

LES SECTIONNAIRES.

La bouquetière! La bouquetière! C'est la bouquetière!

ROCHER.

Je demande avant toute chose la déposition de la femme Tison. Tu lui as ordonné de déposer; eh bien, il faut qu'elle dépose!

Bruit et cris des tribunes.

LE PRÉSIDENT.

Femme Tison, tu as la parole!

Cris de satisfaction.

LA FEMME TISON.

Citoyen, c'est tous des aristocrates... Ils sont venus comme ça, une société tout entière pour voir la prisonnière... Et puis il est entré une bouquetière qui n'avait pas le droit d'entrer, puisque la consigne était donnée à la porte de ne laisser entrer personne. C'est le citoyen Lorin et le citoyen Maurice qui lui ont permis d'entrer, à ce qu'il paraît. C'est la citoyenne Plumeau qui m'a

conté tout ça. Elle avait des bouquets; dans ces bouquets il y avait des billets... C'est tous des aristocrates... excepté pourtant le citoyen Morand qui est un bon enfant, car il m'a donné un assignat de dix livres. Aussi, lui, je ne l'accuse pas, mais j'accuse le citoyen Lorin, j'accuse le citoyen Maurice, j'accuse la bouquetière. C'est tous des traîtres à la nation! J'accuse! j'accuse!

ROCHER.

Bien! bien! vous y sauterez tous! Ils y sauteront tous!

LA FEMME TISON, à Rocher.

Et on me rendra mon Héloïse?

ROCHER.

Oui, sois tranquille!

LA FEMME TISON.

Bon!

LE PRÉSIDENT.

Maintenant, la bouquetière!

VOIX DES TRIBUNES.

La bouquetière! La bouquetière!

SCÈNE IV

LES MÊMES, HÉLOÏSE.

HÉLOÏSE.

Me voici, citoyen président!

LA FEMME TISON.

Héloïse! ma fille!

HÉLOÏSE.

Oui, ma mère!

TOUS.

Sa fille! Sa fille!

LA FEMME TISON.

Et pourquoi es-tu ici... entre deux gendarmes?

HÉLOÏSE.

Parce que je suis accusée, ma mère!

LA FEMME TISON.

Toi! accusée!.. et par qui?

HÉLOÏSE.

Par vous... Je suis la bouquetière.

LA FEMME TISON, tombant à genoux.

Mon Dieu!

LES TRIBUNES.

Sa fille! Oh! la malheureuse! la malheureuse!

LE PRÉSIDENT.

Comment t'appelles-tu?

HÉLOÏSE.

Héloïse Tison, citoyen président.

LE PRÉSIDENT.

Quel âge as-tu?

HÉLOÏSE.

Dix-sept ans.

LE PRÉSIDENT.

Où demeures-tu?

HÉLOÏSE.

Rue des Nonnains-d'Hyères, 24.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce toi qui as vendu au citoyen municipal Linday que voici, un bouquet d'œillets ce matin?

HÉLOÏSE.

Oui, citoyen, c'est moi.

LA FEMME TISON.

Que dit-elle?

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi offrais-tu ces œillets au citoyen Maurice?

HÉLOÏSE.

Parce que je savais qu'il les offrirait à la citoyenne Dixmer et que je savais que la citoyenne Dixmer devait voir la reine.

LE PRÉSIDENT.

La citoyenne Dixmer savait-elle que ces fleurs contenaient des billets?

HÉLOÏSE.

Elle ne savait rien.

LE PRÉSIDENT.

Et la prisonnière?

HÉLOÏSE.

Rien non plus.

LE PRÉSIDENT.

Mais alors, comment présumais-tu que le bouquet lui tomberait entre les mains?

HÉLOÏSE.

Hélas! pauvre femme!.. il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas vu de fleurs, que je supposais bien qu'en voyant celles-là, elle en demanderait une!

LE PRÉSIDENT.

Et les choses se sont passées comme tu l'avais prévu?

HÉLOÏSE.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Et quels sont tes complices?

HÉLOÏSE.

Je n'en ai pas.

LE PRÉSIDENT.

Comment! tu as fait le complot à toi, toute seule!

HÉLOÏSE.

Si c'est un complot, je l'ai fait à moi toute seule, oui !

LE PRÉSIDENT.

Mais le citoyen Maurice savait-il que ces fleurs continssent des billets ?

HÉLOÏSE.

Le citoyen Maurice est municipal, le citoyen Maurice pouvait voir la reine en tête à tête à toute heure du jour; s'il eût eu à dire quelque chose à la reine, il n'avait pas besoin d'écrire puisqu'il pouvait parler.

Murmures d'approbation.

LE PRÉSIDENT.

Et tu ne connaissais pas le citoyen Maurice ?

HÉLOÏSE.

Je le connaissais pour l'avoir vu venir au Temple, du temps où j'y étais avec ma pauvre mère, mais je ne le connaissais pas autrement que de vue.

LE PRÉSIDENT.

Et le citoyen Lorin ?

HÉLOÏSE.

Je ne le connais pas du tout, lui, et ce matin je l'ai vu pour la première fois.

LORIN, à Rocher.

Vois-tu, misérable ! vois-tu ce que tu as fait ! (Bruit. — On fait sortir Rocher). Ah ! citoyens, ne voyez-vous pas que cette enfant a été poussée, égarée !

LE PRÉSIDENT, à Héloïse.

Mais qui a pu te séduire et t'attirer ainsi au parti de la prisonnière ?

HÉLOISE.

Personne... Elle était douce et bonne, on la faisait souffrir, je me suis dit : « Avant d'être reine, elle est femme, et il me semble que si je puis sauver cette femme, je ferai une bonne action. »

LE PRÉSIDENT.

Tu n'as rien à dire autre chose pour ta défense ?

HÉLOISE.

Non !

LE PRÉSIDENT.

Tu ne veux pas nommer tes complices ?

HÉLOÏSE.

Je n'en ai pas.

LE PRÉSIDENT.

C'est bien. Tu sais à quoi tu t'exposes ?

HÉLOÏSE.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Tu espères peut-être en ta jeunesse ?

HÉLOÏSE.

Je n'espère qu'en Dieu !

LORIN.

J'espère aussi, moi !... car je suis sûr que le tribunal révolutionnaire découvrira la vérité.

LE PRÉSIDENT.

Citoyen Maurice Linday, citoyen Hyacinthe Lorin, vous êtes libres. La Commune reconnaît votre innocence, et rend justice à votre civisme ? (Applaudissements.) Gendarmes, conduisez la citoyenne Héloïse à la prison de la section !

LA FEMME TISON.

Ma fille ! ma fille !

HÉLOÏSE.

Adieu, ma mère !... je vous pardonne !...

LA FEMME TISON pousse un grand cri.

Mon enfant ! rendez-moi mon enfant !! O misérable que je suis, c'est moi qui l'ai tuée. Misérable !!!

Elle tombe évanouie.

ACTE TROISIÈME

Cinquième Tableau

L'appartement de Maurice.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, seul, à moitié couché sur un canapé.

Je m'y perds... il y a quelque abîme au fond de tout ceci ! Geneviève en délire... appelant tour à tour Héloïse Tison et le chevalier de Maison-Rouge... Oui, je comprends bien la terreur de la pauvre femme quand elle a appris qu'innocemment, sans le savoir elle-même, elle avait servi d'intermédiaire dans toute cette intrigue... quand elle a su qu'Héloïse Tison avait été condamnée à mort... quand elle a appris enfin que ce caprice qu'elle avait eu de voir la prisonnière avait failli me coûter la tête... Mais, en me revoyant, tout était dit ! Mais, en apprenant de ma bouche même que j'étais sauvé... elle n'avait plus rien à craindre... A demain... Elle m'a remis à demain... Demain, je la verrai seule... Demain, je saurai tout... (A Agésilas qui entre.) Eh bien, que veux-tu, toi ?

SCÈNE II

AGÉSILAS, MAURICE

AGÉSILAS.

Ah ! citoyen ! citoyen !

MAURICE.

Eh bien !

AGÉSILAS.

En voilà une fameuse de conspiration...

MAURICE.

Encore ?

AGÉSILAS.

Oh ! Si tu entendais ce qu'on dit... Ça fait dresser les cheveux sur la tête.

MAURICE.

Et que dit-on ?

AGÉSILAS.

Des ramifications ! des ramifications !... Il y en avait !

MAURICE.

Et jusqu'où allaient ces ramifications ?

AGÉSILAS.

Partout ! D'abord la fille Tison... ensuite la femme d'un tanneur, la citoyenne... Ah ! je ne me rappelle plus son nom ?

MAURICE se lève.

Dixmer ?

AGÉSILAS.

La citoyenne Dixmer, c'est cela... Il paraît qu'elle avait séduit un municipal.

MAURICE.

Un municipal ! On dit cela ?

AGÉSILAS.

A telle enseigne que le municipal a été conduit à la section où, à forces d'intrigues, les aristocrates ont fait prononcer son acquittement.

MAURICE.

Et dit-on le nom de ce municipal ?

AGÉSILAS.

On ne me l'a pas dit, à moi, du moins.

MAURICE.

Eh bien ! Tu le diras aux autres : ce municipal c'est Maurice Linday.

AGÉSILAS.

Comment? Toi, citoyen ! Toi, le complice du chevalier de Maison-Rouge.

MAURICE.

Eh ! que diable le chevalier de Maison-Rouge a-t-il à faire dans tout cela ?

AGÉSILAS.

Eh oui ! eh oui !... C'était le chevalier de Maison-Rouge qui menait tout.

MAURICE, à part.

Maison-Rouge, dont Geneviève a prononcé deux ou trois fois le nom.

Bruit dans la rue.

AGÉSILAS.

Tiens ! Qu'est-ce que c'est ? (Il va ouvrir la fenêtre.) On dirait comme une troupe qui passe... C'est une patrouille ! Ah ! votre ami Lorin la commande. (Faisant un signe de la tête.) Il demande si nous sommes chez nous... Oui, oui, oui, monte, citoyen Lorin...

MAURICE.

Monte-t-il ?

AGÉSILAS.

Le voici !

MAURICE.

C'est bien, laisse-nous !

AGÉSILAS.

Comment, que je vous laisse ?

MAURICE.

Sans doute...

AGÉSILAS.

C'est bon ! Je l'appelle pour qu'il vienne causer avec nous, et tu me renvoies...

SCÈNE III

MAURICE, LORIN, AGÉSILAS.

LORIN, entrant.

Bonsoir, Maurice ! Bonsoir, Agésilas...

AGÉSILAS.

A la bonne heure...

Il prend une chaise.

LORIN.

Mon cher Agésilas, tu es bien aimable... mais... va-t'en.

AGÉSILAS.

Décidément, je ne pouvais pas y échapper...

Sortie.

SCÈNE IV.

MAURICE, LORIN.

LORIN.

Enfin, c'est toi ! morbleu ! Ce n'est pas sans peine que je te rejoins.

Mais puisque je retrouve un ami si fidèle...

MAURICE.

Que viens-tu donc faire par ici en patrouille ?

LORIN.

Eh bien, je vais te le dire. Mon bien cher ami, il s'agit tout simplement de rétablir sur sa première la

notre réputation ébranlée !... J'ai appris, aujourd'hui, à la section, deux grandes nouvelles.

MAURICE.

Lesquelles ?

LORIN.

La première, c'est que nous commençons, malgré notre acquittement triomphal, à être mal vus, toi et moi...

MAURICE.

Je le sais, après ?

LORIN.

La seconde, c'est que toute la conspiration de l'œillet a été conduite par le chevalier de Maison-Rouge.

MAURICE.

Je le sais encore.

LORIN.

Ah ! tu le sais encore.

MAURICE.

Oui.

LORIN.

Alors, passons à une troisième nouvelle... Tu ne la sais pas, celle-là, j'en suis sûr... c'est que nous allons prendre ce soir le chevalier de Maison-Rouge.

MAURICE.

Prendre le chevalier de Maison-Rouge.

LORIN.

Oui !...

MAURICE.

Tu t'es donc fait gendarme ?

LORIN.

Non, mais je suis patriote... un patriote se doit à sa patrie... Or, ma patrie est abominablement ravagée par

ce chevalier de Maison-Rouge, qui entasse complots sur complots... et la patrie m'ordonnant, à moi, de la débarrasser du susdit chevalier qui la gêne... j'obéis à la patrie.

MAURICE.

Il est bien étonnant que tu te charges d'une pareille commission.

LORIN.

Je ne m'en suis pas chargé... On m'en a chargé... D'ailleurs, je dois dire que je l'eusse briguée, la commission. Il nous faut un coup éclatant pour nous réhabiliter, attendu que pour nous la réhabilitation, c'est la vie... Aussi je suis venu te prendre en passant.

MAURICE.

Pour quoi faire ?

LORIN.

Pour te mettre à la tête de l'expédition.

MAURICE.

Et qui m'a désigné ?

LORIN.

Le commissaire de la Commune.

MAURICE.

Mais, au commissaire ?

LORIN.

Moi ! Ainsi donc, en avant, marche !...

La victoire en chantant, nous ouvre la barrière...

MAURICE.

Eh bien, tu diras au commissaire que je n'ai pas voulu être des vôtres...

LORIN.

Impossible...

MAURICE.

Et pourquoi cela ?

LORIN.

Parce que, cette fois, tu ne serais plus seulement ce qu'on t'accuse d'être... un tiède... mais un suspect... Et tu sais ce qu'on en fait, des suspects... On les conduit sur la place de la Révolution, et là on les invite à saluer la statue de la Liberté... seulement, au lieu de la saluer avec le chapeau, ils la saluent avec la tête...

MAURICE.

Eh bien... Lorin... il arrivera ce qu'il pourra.

LORIN.

Comment ?

MAURICE.

Oui, cela va te paraître étrange, peut-être, mais, sur mon âme, je suis dégoûté de la vie.

Il s'assied.

LORIN.

Il te faut de meilleures raisons, alors. Eh bien, écoute, c'est sérieux.

MAURICE.

J'écoute.

LORIN.

A peine ai-je entendu crier : « Grande conspiration découverte par le citoyen Rocher !... » Cette canaille de Rocher, il est partout, le misérable !... que j'ai voulu juger de la vérité par moi-même. Or, on parlait d'un souterrain.

MAURICE.

Existe-t-il seulement ?

LORIN.

S'il existe ?... Je l'ai vu, vu, te dis-je,

De mes propres yeux, vu, ce qui s'appelle vu !...

J'ai vu le souterrain, je l'ai parcouru, et il correspond

de la cave de la citoyenne Plumeau, à une maison de la rue de la Corderie, nº 14 ou 16, je ne me rappelle plus bien.

MAURICE.

Il me semble que ceux que l'on eût dû arrêter d'abord, c'étaient les habitants de cette maison de la rue de la Corderie...

LORIN.

Aussi, est-ce ce que l'on aurait fait si l'on n'eût pas trouvé la maison dénuée de locataires.

MAURICE.

Mais, enfin, cette maison appartenait à quelqu'un?

LORIN.

Oui, à un nouveau propriétaire, mais personne ne le connaissait : on savait que la maison avait changé de maître depuis huit ou dix jours, voilà tout... Les voisins avaient bien entendu du bruit, mais, comme la maison était vieille, ils avaient cru qu'on travaillait aux réparations. Quant à l'autre propriétaire, il avait quitté Paris... A qui s'en prendre?... J'arrive sur ces entrefaites... Pour Dieu! dis-je au commissaire, en le tirant à part, vous voilà bien embarrassé!... C'est vrai, me répondit-il, nous le sommes!... Cette maison a été vendue... n'est-ce pas?... Oui... Vendue par-devant notaire! Oui. Eh bien; il faut chercher chez tous les notaires de Paris, afin de savoir lequel a vendu cette maison, et se faire communiquer l'acte; on verra dessus le nom et le domicile de l'acheteur... A la bonne heure, c'est un conseil, cela... s'écria-t-il, et voilà un homme que l'on accuse d'être mauvais patriote!... Lorin! Lorin! Je te réhabiliterai, ou le diable me brûle. Bref, ce qui fut dit fut fait; on chercha le notaire, on retrouva l'acte,

le nom et le domicile du coupable. Alors le commissaire m'a tenu parole et m'a accordé la faveur d'aller l'arrêter, le propriétaire, et je partage avec toi cette faveur.

MAURICE.

Et cet homme, c'est le chevalier de Maison-Rouge?

LORIN.

Non; son complice, seulement.

MAURICE.

Ce n'est pas le chevalier de Maison-Rouge?

LORIN.

Non, te dis-je; mais on a reconnu, suivi et perdu le chevalier dans les environs du domicile de notre propriétaire de la rue de la Corderie, et comme tu vas souvent chez ce propriétaire, on commence à te soupçonner d'être sinon un des complices, du moins un des amis de Maison-Rouge.

MAURICE.

Le nom de ce propriétaire?

LORIN.

Dixmer...

MAURICE.

Dixmer!...

LORIN.

Lequel a une femme dont le petit nom est Geneviève, qui est celle que nous avons fait mettre en liberté un soir qu'elle courait les rues au profit de la conspiration certainement, dont tu es devenu amoureux, qui a exploité ton amour, qui t'a fourré dans la conspiration sans que tu t'en doutes, et qui se moque de toi avec le chevalier de Maison-Rouge, lequel est son amant.

MAURICE.

Son amant!

LORIN.

Oui! Son amant. Les femmes peuvent faire croire à des roturiers comme nous qu'elles les aiment, quand elles y ont un intérêt quelconque ; mais elles n'aiment au fond que les aristocrates et les ci-devant ; et, le jour où on te coupera la tête comme à la fille Tison. elle se sauvera avec son chevalier.

MAURICE.

Écoute, Lorin. Tu es mon ami, n'est-ce pas ?

LORIN.

Je ne crois pas que tu en doutes, et je fais, depuis dix minutes surtout, tout ce que je peux pour te le prouver.

MAURICE.

Eh bien ! Tu vas me laisser conduire tout seul ce soir l'expédition que tu voulais faire avec tes hommes.

LORIN.

Tu es fou. Tu refusais de m'accompagner tout à l'heure.

MAURICE.

Parce que, si le chevalier de Maison-Rouge n'est qu'un homme qui veut sauver la reine. je comprends et j'admire cette idée héroïque et inutile, car il est évident qu'il n'y arrivera pas, et il ne me va pas de l'arrêter comme s'il était un malfaiteur, et comme si j'étais un mouchard. S'il se fait prendre par maladresse, qu'on le guillotine, tant pis pour lui ; je ne m'y opposerai pas; mais ce ne sera ni toi, ni moi qui l'aurons dénoncé. Il y a assez de misérables comme Rocher, pour cette vilaine besogne. Et puis, il n'est pas seul dans cette affaire. Quand tu auras cerné la maison de Dixmer avec tous tes hommes, quand tu auras pénétré dedans, avec quelques-uns, que tu le prennes ou que tu ne le prennes

pas, lui, il faudra que tu prennes ses complices, et, parmi ses complices, il y a une femme, une femme que j'aime. Et tu veux que je t'aide à jeter cette femme à l'échafaud ! C'est toi qui es fou !

LORIN.

Hum ! hum ! Alors ?...

MAURICE.

Alors, le chevalier de Maison-Rouge ne mérite la mort pour moi, que s'il est l'amant de Geneviève, et si elle et lui se sont servis et joués de moi. Là commencerait son crime. Dans ce cas, ce n'est pas de la main du bourreau qu'il doit mourir, mais de la mienne, et, sois tranquille, il mourra. Mais il y aurait trop de vengeance personnelle dans son châtiment, pour que je me serve d'un autre juge et d'un autre bourreau que moi-même. Qu'importe à la République par qui mourra le chevalier de Maison-Rouge, pourvu qu'il meure !

LORIN.

Et moi, qu'est-ce que je dirai au commissaire de la Commune ?

MAURICE.

Tu lui diras que quand tu es arrivé avec tes hommes, la besogne était faite.

LORIN.

Oui, si ta dame est coupable, et si le chevalier ne t'a pas tué ; car il est brave, et il se défendra bien ; mais si elle est innocente, ta dame, et que tu aies fait sauver tout le monde...

MAURICE.

Tu me dénonceras.

LORIN.

Maurice ! Ah ! Que le diable emporte les amoureux quand on est en République... Ce sont des passe-temps

de monarchie, ces choses-là ! Enfin, tu me demandes ma tête comme preuve d'amitié ; il n'y a guère que ces preuves-là à se donner, dans ces temps-ci. Va pour ma tête ! Écoute bien : à dix heures,

A la pâle clarté qui tombe des étoiles.

je serai avec mes hommes, vieille rue Jacques.

MAURICE.

Merci. Et moi, j'y serai tout seul à neuf heures. Et adieu ! peut-être pour toujours.

LORIN.

Embrasse-moi, au moins.

Ils s'embrassent vigoureusement et sortent ensemble.

Sixième Tableau

L'intérieur du pavillon de Dixmer. — Nuit. — Bougies allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, GENEVIÈVE, dans le pavillon, assise, la tête entre ses deux mains.

LE CHEVALIER, entrant et déposant ses pistolets sur la table du fond.

Geneviève !...

GENEVIÈVE.

Mon ami !

LE CHEVALIER.

On est sur les traces de votre mari.

GENEVIÈVE.

Et qu'est-il devenu ?

LE CHEVALIER.

Je viens de le conduire en lieu sûr... Nous devons le rejoindre d'abord, et enfin, reprendre notre œuvre. Préparez-vous donc, Geneviève; nous allons retrouver Dixmer, qui nous attend.

GENEVIÈVE.

Et nous partons?

LE CHEVALIER.

Le temps de brûler quelques papiers... voilà tout... J'entre dans cette chambre... faites vos préparatifs.

Il sort.

SCÈNE II

GENEVIÈVE, seule.

O mon Dieu! Partir ainsi... sans le voir! Si je lui écrivais... Mais comment lui faire porter cette lettre?... Il est déjà bien assez compromis... grâce à moi!... Oh! que va t-il se passer? Que va-t-il dire?... Moi, qui lui avais donné rendez-vous pour demain! Il va croire que mon amour n'était qu'un calcul! Il va croire que je ne l'ai attiré ici que pour le perdre! J'aurais dû résister! Mon Dieu!... Maurice!... Maurice!...

SCÈNE III

GENEVIÈVE et LE CHEVALIER, puis MAURICE, dans le jardin, regardant à travers les vitres de la porte.

LE CHEVALIER, sortant de la chambre voisine.

Tout est brûlé!... Êtes-vous prête, Geneviève?...

GENEVIÈVE.

Il faut donc partir!... Vous ne savez pas tout ce que je souffre, à quitter cette maison.

LE CHEVALIER.

Il le faut!

GENEVIÈVE.

J'emporterai une pensée qui me tuera. — Mon mari m'a fait faire une infamie. Quelqu'un va peut-être mourir en me maudissant de ma trahison.

LE CHEVALIER.

D'autres mourront aussi, et terriblement, si vous ne partez pas; et vous savez bien que je ne pourrai reprendre mon œuvre que quand je vous aurai mise en sûreté, vous, que je ne veux plus exposer. Si vous ne voulez pas partir, je reste, et si je reste avec vous ici, tout est perdu! Avant le jour, nous serons arrêtés, et alors, que deviendra celle qui est au Temple et qui n'espère qu'en moi?

GENEVIÈVE.

Partons!... Puisqu'il le faut.

LE CHEVALIER, lui baisant les mains.

Merci! merci!

MAURICE, entrant violemment.

Vous êtes le chevalier de Maison-Rouge!

LE CHEVALIER veut prendre ses pistolets.

Et quand cela serait?

MAURICE, le tenant déjà en joue avec les siens.

Si vous faites un geste, monsieur, vous êtes mort.

Geneviève se jette devant le chevalier pour le garantir.

MAURICE.

Si j'avais voulu vous frapper, monsieur, sans courir de risques, je le pouvais, mais je ne suis pas un assassin. Je suis un homme qui veut se venger d'une trahison, voilà tout, comme les hommes de ma sorte se vengent : en face d'un adversaire armé comme eux!

Laissez donc vos armes, monsieur. (Il jette ses pistolets sur la table.) Et voici les miennes ! Maintenant, madame, nul ne doit entendre ce que vous et moi avons à nous dire. Priez donc le chevalier d'attendre deux minutes dans cette chambre.

GENEVIÈVE, au chevalier.

Oui ! mon ami, laissez-moi seule avec M. Linday. Il est en droit de me demander des explications qu'il est de mon devoir de lui donner !

LE CHEVALIER.

Cette chambre a une issue par laquelle je pourrais gagner la rue... Monsieur, je vous jure sur l'honneur de ne pas quitter cette chambre, tant que madame ne sera pas venue m'y rejoindre. Madame vous dira qu'on peut se fier à ma parole.

MAURICE.

C'est bien, monsieur, je vous crois.

Le chevalier salue et sort accompagné jusqu'à la porte par Geneviève.

SCÈNE IV

MAURICE, GENEVIÈVE

MAURICE.

Vous souvenez-vous, madame, de tout ce qui s'est passé entre nous, comment j'ai exposé une première fois ma vie en vous protégeant sans vous connaître, comment je l'ai exposée une seconde fois dans cette maison même pour la seule espérance de vous retrouver et de vous voir quelques instants?

GENEVIÈVE.

Je n'ai rien oublié.

MAURICE.

Vous souvenez-vous aussi de la manière dont vous

avez reconnu mon dévouement et mon amour, car vous savez bien que je vous aimais, car vous m'encouragiez à vous aimer? Vous aviez de bonnes raisons pour cela.

GENEVIÈVE.

Maurice!

MAURICE.

En échange de mon dévouement, mensonge : en échange de mon amour, trahison. Ce n'était pas assez que j'eusse volontairement exposé deux fois ma vie pour vous, sans vous connaître, vous l'exposiez volontairement, vous, en vous servant de moi pour vous faire entrer au Temple, pour communiquer et conspirer avec les ennemis de la nation, pour servir les projets de votre amant.

GENEVIÈVE.

De mon amant?

MAURICE.

Oui! de votre amant, le chevalier de Maison-Rouge! Pour qui une femme expose-t-elle son honneur et sa vie, la vie et l'honneur de celui dont elle est aimée, si ce n'est pour celui qu'elle aime.

GENEVIÈVE.

Sur la mémoire de mon père, qui était un soldat comme vous, Maurice, je vous jure que le chevalier de Maison-Rouge n'a jamais été pour moi qu'un ami, qu'un protecteur, qu'un frère, mais un véritable ami, un véritable protecteur, un véritable frère. Il aime, en effet, mais celle qu'il aime, ce n'est pas moi... Pour qui expose-t-on sa vie et la vie des autres, dites-vous, si ce n'est pour celle qu'on aime? Pour qui expose-t-il sa vie? Pour celle qui est enfermée et qui mourra, je le crains bien, malgré tous ses efforts et tout le sang versé, y compris le mien et le vôtre, puisque je vous ai un moment entraîné dans cette aventure et que vous n'êtes

pas homme à nous dénoncer. Pourquoi suis-je là-dedans, moi ? Ce n'est même pas parce que mon mari m'y force, c'est parce que je n'avais rien à aimer dans ce monde, avant de vous avoir rencontré, que j'ai été séduite par la grandeur et les dangers de l'entreprise, parce que ce que nous avons de romanesque et d'idéal, nous autres femmes, dans le fond de notre cœur et de notre âme, et que nous reportons sur l'amour, je l'ai reporté, moi, n'ayant ni mari ni enfant à aimer, je l'ai reporté, moi, sur cette prisonnière, sur cette martyre, et que j'ai fait à cette femme, qui ne sait même pas mon nom, le sacrifice de ma vie obscure, déserte et inutile. Moi qui n'aimais rien, j'ai compris, j'ai admiré, j'ai partagé cet amour insensé du chevalier, et quand il a fait part de ses projets, de ses ambitions à mon mari qui lui devait tout, j'ai voulu être de ce grand complot, au risque même de la mort qui m'était indifférente toujours, que j'appelais quelquefois. Si je vous avais connu, Maurice, peut-être aurais-je été lâche et aurais-je mieux aimé vivre. J'ai voulu sauver la reine de France !... J'ai joué avec l'échafaud, en vous attendant.

MAURICE, à ses genoux.

Ah ! Geneviève ! Geneviève ! que je vous aime !

GENEVIÈVE.

Et moi, aussi, je vous aime, et je ne pensais qu'à vous. Tout à l'heure, je ne voulais pas quitter cette maison où tout nous menace parce qu'il me fallait partir sans espérance de vous revoir. Grâce à Dieu, vous y êtes revenu, avec la colère, avec le soupçon, avec l'insulte et le mépris, mais qu'importe ! c'est vous, c'est vous que je veux convaincre, à qui je veux dire enfin que je vous aime, que je n'ai jamais aimé que vous, que je n'ai commencé à vivre qu'à partir du jour où le hasard, où

la Providence vous a placé sur mon chemin. Ces temps effroyables où nous vivons ont du moins cela de bon qu'on n'a pas une minute à perdre et la mort est toujours si près de nous qu'on peut se dire tout de suite que l'on s'aime. Oui, j'aurais dû vous avouer la vérité ! mais pourquoi vous placer entre ce que vous devez à votre pays et ce que vous croyiez me devoir à moi ? Oui ! mon mari m'a ordonné de vous attirer le plus possible dans sa maison. Son projet était si bien d'accord avec mon cœur que j'ai fait tout ce qu'il a voulu en me disant : Eh bien ! si nous sommes arrêtés et condamnés, nous mourrons ensemble, voilà tout. Que de fiançailles, que d'unions éternelles l'échafaud aura faites ! Nous aurions été les époux de l'éternité ! Ah ! quelle joie de pouvoir dire enfin à un honnête homme qu'on l'aime de tout son cœur et de toute son âme !

MAURICE.

Alors, tu es à moi ? Toute à moi ?

GENEVIÈVE.

Éternellement.

MAURICE.

Tu quitteras tout pour me suivre ?

GENEVIÈVE.

Je n'ai rien à quitter, je n'aime rien !

MAURICE.

Alors partons ! Nous n'avons pas un instant à perdre. Dans quelques minutes, Lorin sera ici avec ses hommes et ni moi ni lui ne pourrions te sauver. Partons !

GENEVIÈVE.

Et lui ?

MAURICE.

Qui ? lui ?

GENEVIÈVE.

Le chevalier ?

MAURICE.

Soit ! Appelez-le.

GENEVIÈVE, ouvrant la porte de la chambre où est le chevalier.

Chevalier ! chevalier !

SCÈNE V

LES MÊMES, LE CHEVALIER, entrant.

MAURICE, au chevalier.

Je ne sais plus, je ne veux plus savoir qui vous êtes, monsieur. Je ne voyais en vous qu'un rival que je voulais tuer ; vous n'êtes qu'un de nos adversaires politiques dont d'autres que moi ont à faire justice, si vous tombez entre leurs mains. Je ne me rappelle qu'une chose, c'est que, dans cette maison même, alors que tous vos amis voulaient ma mort, vous avez défendu ma vie. A mon tour de faire pour vous ce que vous avez voulu faire pour moi. J'apprends que vous avez été l'ami, le protecteur, le frère d'une femme pour laquelle moi aussi je suis prêt à mourir. Vous m'êtes donc doublement sacré. Allez librement, monsieur, où votre destin vous pousse, et hâtez-vous de quitter cette maison. Dans quelques minutes il serait trop tard.

LE CHEVALIER.

Adieu, monsieur ! Pourquoi tous ceux qui nous combattent aujourd'hui n'ont-ils pas une âme à la hauteur de la vôtre ? Adieu, Geneviève ! Vous avez un ami plus puissant que moi, et que vous aimez plus que moi. Adieu !

Il sort.

SCÈNE VI

GENEVIÈVE, MAURICE

MAURICE.

Je viens de vous donner la plus grande preuve d'amour que je pouvais vous donner. Je n'ai pas été jusqu'à troubler ma conscience, car ma conscience souhaiterait que cet homme réussît dans son entreprise; la République n'a pas besoin pour vivre de la mort d'une femme. Mais je trahis mes amis qui ne pensent pas tous comme moi. Eh bien, allons donc jusqu'au bout de cette trahison; quittons ce pays où il n'y a plus que des dangers pour vous. Partons ce soir même.

GENEVIÈVE.

Comment fuir, comment quitter Paris?

MAURICE.

Geneviève, Dieu est pour nous, et je vais t'en donner une preuve, écoute. J'ai tenté jadis de sauver un pauvre prêtre qui avait été mon ami d'enfance. J'allai trouver Danton, et, sur sa demande, le comité de Salut public a signé un passeport pour ce malheureux et pour sa sœur. Ce passeport, Danton me le remit, mais mon ami, au lieu de venir le chercher chez moi, comme je le lui avais recommandé, a été se refugier à l'Abbaye, où il est mort!...

GENEVIÈVE.

Et ce passeport?

MAURICE.

Je le porte toujours sur moi... Il vaut la vie!... il vaut l'amour!... il vaut le bonheur. Ne quitte pas cette maison, fais tous tes préparatifs de départ; moi, je vais

au-devant de Lorin pour qu'il rebrousse chemin avec ses hommes. Nous partirons cette nuit même. Nous gagnerons Calais et de là, nous nous réfugierons en Angleterre.

GENEVIÈVE.

Reviens vite !

MAURICE.

En moins d'une heure, je suis de retour, et alors pour la vie, n'est-ce pas ?

GENEVIÈVE.

Pour la vie !

Il la prend dans ses bras et sort.

SCÈNE VII

GENEVIÈVE, seule.

Oh ! oui... oui, il a raison et une fois hors de France... une fois à l'étranger... il me semble que mon crime... qui est bien plutôt celui de la fatalité que le mien .. cessera d'être aussi lourd à mon cœur!... J'entends des pas... Le chevalier, peut-être, qui n'aura pu sortir de cette rue, qui est forcé de revenir par là, (Dixmer paraît.) grand Dieu !...

SCÈNE VIII

GENEVIÈVE, DIXMER.

DIXMER, entrant.

C'est moi, madame!

GENEVIÈVE.

Dixmer !

DIXMER.

Eh bien, qu'avez-vous donc, ma chère ? Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que vous me voyiez chez moi ?

GENEVIÈVE, bas.

Je me meurs !...

DIXMER.

Bon ! me supposiez-vous donc trépassé, que vous me recevez comme un fantôme ?

GENEVIÈVE, à elle-même.

Ah ! Maurice ! Maurice !... A moi ! à mon secours !

DIXMER.

Oui, ma chère, c'est bien moi ; peut-être me croyiez-vous loin de Paris ?... Vous étiez dans l'erreur, j'y suis resté. Il y a plus, je ne me suis pas éloigné de la maison, et j'ai vu sortir le chevalier et j'ai vu entrer et sortir un autre homme. Je ne sais même pas si je n'a pas entendu une conversation avec cet homme. Ai-je entendu ou ai-je rêvé qu'il vous aime, que vous l'aimez et que vous devez fuir avec lui, dès ce soir ? Et moi, votre mari, qu'est-ce que je deviens dans tout cela ?

GENEVIÈVE.

Je comprends ! Vous allez me tuer ! Oh ! alors, merci !

DIXMER.

Vous avouez donc que vous méritez la mort ?

GENEVIÈVE.

Oui ! oui !

DIXMER.

Et que pour expier je ne sais quel crime, dont vous vous accusez, vous subirez cette mort sans vous plaindre ?...

GENEVIÈVE.

Frappez, frappez, monsieur ; je ne pousserai pas un cri, et au lieu de la maudire, je bénirai la main qui me frappera, car j'ai vraiment assez de toutes ces luttes.

DIXMER.

Je ne vous tuerai pas, madame !

GENEVIÈVE.

Que ferez-vous donc ?...

DIXMER.

Vous poursuivrez le but vers lequel nous tendions, quand nous avons été interrompus dans notre route, le chevalier et moi !... Vous connaîtrez mes résolutions quand il en sera temps. Qu'il vous suffise de savoir, quant à présent, qu'il est écrit que vous devez mourir ; vous mourrez donc, seulement pour vous et pour moi, vous tomberez coupable ; pour tous, vous tomberez martyre. Je vous punirai en vous immortalisant.

GENEVIÈVE.

Laissez-moi faire une prière ?

DIXMER.

Une prière !

GENEVIÈVE.

Oui !...

DIXMER.

Pour qui ?...

GENEVIÈVE.

Peu vous importe, puisque vous me tuez !...

DIXMER.

Priez !...

GENEVIÈVE, à genoux.

Maurice, Maurice, pardonne-moi !... Je ne m'attendais pas à être heureuse, mais j'espérais te rendre heureux. Maurice, je t'enlève un bonheur qui faisait ta vie !... pardonne-moi, mon bien-aimé !...

DIXMER.

Eh bien, madame, êtes-vous prête?... A moins que vous ne préfériez que nous attendions ici M. Maurice Linday et que je le remercie, comme il le mérite, du secours qu'il voulait bien vous apporter.

GENEVIÈVE.

C'est fini, monsieur, je suis prête!...

DIXMER.

Venez alors!...

GENEVIÈVE.

Me voilà, monsieur!... Adieu, Maurice, adieu!..

ACTE QUATRIÈME

Septième Tableau

La Conciergerie. — D'un côté le greffe; de l'autre, l'antichambre occupée par les gendarmes, gardiens de la reine. — Au fond, un paravent sépare cette antichambre de la cellule de la prisonnière. — A droite, une grande fenêtre grillée donnant sur la cour de la Conciergerie.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GREFFIER de la Conciergerie, écrivant dans la pièce de gauche; DEUX GENDARMES, dans le compartiment à droite.

PREMIER GENDARME.

C'est bien, je ne fumerai plus jamais.

Il jette sa pipe.

DEUXIÈME GENDARME.

Que fais-tu donc?

PREMIER GENDARME.

Ce que je fais, tu le vois bien; n'entends-tu pas qu'elle me dit que la fumée du tabac l'a empêchée de dormir toute la nuit?

DEUXIÈME GENDARME.

Eh bien?...

PREMIER GENDARME.

Eh bien?... possible qu'elle soit condamnée à mort... mais à quoi bon la faire souffrir en attendant, cette femme?... Nous sommes des soldats, et non pas des bourreaux, comme Rocher.

DEUXIÈME GENDARME.

C'est un peu aristocrate, ce que tu fais là!...

PREMIER GENDARME.

Aristocrate, parce que je ne continue pas d'enfumer la prisonnière?... Allons donc, vois-tu, moi, je connais mon serment à la patrie, et la consigne de mon brigadier, voilà tout; or, voici ma consigne : « Ne pas laisser évader la prisonnière, ne laisser pénétrer personne auprès d'elle, écarter toute correspondance qu'elle voudrait nouer ou entretenir, et mourir à mon poste. » Voilà ce que j'ai promis, et je le tiendrai... Vive la Nation !... Ceux qui ne seront point contents, tant pis !...

Il se met à la fenêtre de la cour.

DEUXIÈME GENDARME.

Ce que je t'en dis, c'est de peur que tu ne te compromettes, voilà tout !...

SCÈNE II

LES MÊMES, RICHARD, DIXMER, GENEVIÈVE dans le greffe, puis LE CHEVALIER à la fenêtre occupée par les gendarmes.

RICHARD.

Citoyen greffier, voici ton confrère du ministère de la guerre qui vient, de la part du citoyen ministre, pour relever quelques écrous militaires.

LE GREFFIER.

Ah ! citoyen, tu arrives un peu tard, je pliais bagage.

DIXMER.

Pardonne-moi, cher confrère... Tu permets que ma femme attende ?

LE GREFFIER.

Comment donc !... Assieds-toi, citoyenne.

Il lui offre une chaise.

GENEVIÈVE.

Merci, monsieur !...

DIXMER.

Je te priais donc de me pardonner d'être venu si tard, mais nous avons tant de besogne là-bas que nous ne pouvons plus faire nos courses qu'à nos moments perdus, et nos moments perdus, à nous, ce sont ceux où les autres mangent et dorment.

LE GREFFIER.

C'est bien. Avez-vous vos pouvoirs ?

DIXMER.

Les voici !...

Le greffier les examine.

LE CHEVALIER, se montrant en guichetier, à la fenêtre grillée. A Gilbert.

Dis donc, citoyen, as-tu du feu ?

GILBERT.

Pour quoi faire ?

LE CHEVALIER.

Pour allumer ma pipe, donc !

GILBERT.

Volontiers, mais à la condition que tu iras fumer au fond de la cour.

LE CHEVALIER.

Est-ce que la pipe te fait mal, par hasard ?

GILBERT.

Justement.

Il revient à la table de son compagnon et allume un morceau de papier.

DUFRÈNE.

Qu'est-ce que c'est donc que ce citoyen-là ?

GILBERT.

Quel citoyen ?

DUFRÈNE.

Celui qui demande du feu !

GILBERT.

Eh ! c'est le nouveau guichetier, le neveu de Gracchus, qui est entré en fonctions depuis ce matin.

DUFRÈNE.

Bon, je ne l'avais pas encore vu !...

LE CHEVALIER, au gendarme qui lui donne du feu.

Merci !

Il envoie quelques bouffées de fumée de tabac.

LE GREFFIER.

A merveille. En ce cas, citoyen, voici les registres ; tu n'as pas besoin de moi pour relever tes écrous, n'est-ce pas ?

DIXMER.

Non, pas précisément.

LE GREFFIER.

Alors, je vais souper.

DIXMER.

Va !...

LE GREFFIER, frappant à la porte.

Dis donc, citoyen Gilbert ?

PREMIER GENDARME.

Eh bien !

LE GREFFIER.

Je m'en vas !

GILBERT, ouvrant la porte et la fermant tout de suite.

C'est bon...

LE GREFFIER.

Attends donc...

GILBERT, rouvrant la porte.

Quoi ?

LE GREFFIER.

C'est que j'ai là le citoyen greffier de la guerre, qui veut relever des écrous militaires pour son ministre, et il reste, lui !

GILBERT.

C'est bon... qu'il me prévienne seulement quand il s'en ira.

LE CHEVALIER, qui a vu Dixmer.

Dixmer est arrivé !

DIXMER, regardant par la porte ouverte.

Le plan était exact; la porte de la prisonnière à gauche, la fenêtre en face !...

LE GREFFIER.

Bonne nuit, citoyen gendarme !...

GILBERT.

Bonne nuit !...

LE CHEVALIER, revenant à la fenêtre.

Il y en a un qui dort; quand le moment sera venu, j'occuperai l'autre.

Il appelle Gilbert, qui vient causer avec lui aux barreaux.

LE GREFFIER.

Bien du plaisir, confrère !...

DIXMER.

C'est bien du courage, qu'il faut dire...

LE GREFFIER.

Quand tu voudras t'en aller, tu n'auras rien à faire qu'à prévenir les gendarmes, comme j'ai fait...

DIXMER.

Bon !

LE GREFFIER.

A demain !

DIXMER.

A demain.

SCÈNE III

DIXMER, GENEVIÈVE, LES DEUX GENDARMES.

DIXMER, à Geneviève.

Venez ici, voici l'heure venue de vous parler, madame, écoutez-moi.

GENEVIÈVE.

Je vous écoute.

DIXMER.

Vous devez préférer une mort utile à votre cause, une mort qui vous fasse bénir de tout votre parti, à une mort ignominieuse et toute de vengeance.

GENEVIÈVE.

Je suis prête, monsieur !... Vous me tuez, vous avez raison ; j'attends la mort, voilà tout.

DIXMER.

J'ai prévenu la reine en lui faisant passer un billet dans son pain... Elle aussi doit se tenir prête... cependant il est possible que Sa Majesté fasse quelques objections... mais vous la forcerez !

GENEVIÈVE.

Donnez vos ordres, monsieur, et je les exécuterai.

DIXMER.

Tout à l'heure, je vais heurter à cette porte, un des gendarmes ouvrira... Avec ce poignard, je le tuerai.

GENEVIÈVE.

Oh ! mon Dieu !

DIXMER.

Au moment où je le frappe, et pendant que le chevalier se charge de l'autre soldat, vous vous élancez dans

la seconde chambre, c'est-à-dire dans celle de la reine... il n'y a pas de porte, mais un paravent, vous changez d'habits avec Sa Majesté... alors, je prends le bras de la reine et je passe le guichet avec elle, tandis que vous demeurerez à sa place!...

GENEVIÈVE.

Bien, monsieur...

DIXMER.

On vous a vue entrer avec cette mante noire, mettez votre mante à Sa Majesté, et drapez-la sur elle, comme vous avez l'habitude de la draper sur vous-même.

GENEVIÈVE.

Je ferai ainsi que vous dites, monsieur...

DIXMER.

Et maintenant, il me reste à vous pardonner.

GENEVIÈVE, secouant la tête.

Je n'ai pas besoin de votre pardon. Ce que je fais, ou plutôt ce que je vais faire effacerait un crime, et je n'ai à me reprocher qu'une faiblesse... encore, cette faiblesse... vous me l'avez imposée!... Je m'éloignais de lui, vous m'avez repoussée entre ses bras, de sorte que vous êtes à la fois l'instigateur, le juge et le bourreau!... C'est donc à moi de vous pardonner ma mort, et je vous la pardonne!... C'est donc à moi de vous remercier de m'ôter la vie!... puisque la vie me serait insupportable, séparée de l'homme que j'aime uniquement.

DIXMER.

C'est bien, madame, êtes-vous prête?

GENEVIÈVE.

Je vous l'ai dit, monsieur, j'attends...

DIXMER.

Dans une minute, alors !...

Il rassemble ses papiers, va écouter à la porte, et revient.

GILBERT.

Dis donc, citoyen Dufrène !... Dormeur éternel !...

DUFRÈNE, se réveillant.

Tiens, c'est drôle, je rêvais qu'on voulait enlever la prisonnière !...

LE CHEVALIER.

Bon ! et comment cela ?

DUFRÈNE.

On lui avait fait passer une lime,... elle sciait ses barreaux et, dans mon rêve, j'entendais... c'est drôle, j'entendais le bruit de la lime !...

LE CHEVALIER, haussant la voix.

Dans tous les cas, si elle veut se sauver, il est temps, attendu qu'il vient d'être décidé, aujourd'hui même, qu'on va lui faire son procès !...

DIXMER.

Avez-vous besoin que je vous renouvelle mes instructions, madame ?...

GENEVIÈVE.

Non, je sais ce que j'ai à faire !...

DIXMER.

Alors, adieu, car selon toute probabilité, nous ne nous reverrons plus en ce monde !...

Il lui tend la main.

GENEVIÈVE, lui touchant le bout des doigts.

Adieu, monsieur !...

GILBERT.

Eh bien, en effet, c'est drôle... on dirait qu'on entend le bruit d'une lime.

Dixmer frappe à la porte.

LE CHEVALIER.

Eh ! non, vous voyez bien !... on frappe à la porte de l'autre côté, voilà tout !...

GILBERT.

On frappe ?

LE CHEVALIER.

Oui !

DUFRÈNE.

C'est le greffier du ministre de la guerre qui s'en va !...

GILBERT.

C'est bien, c'est bien !... va, citoyen greffier, va !...

DIXMER.

C'est qu'avant de m'en aller, je voudrais te parler, citoyen gendarme.

GILBERT.

A moi, ou à mon camarade ?...

DIXMER.

A l'un ou à l'autre !...

GILBERT.

Vas-y, Dufrène, cela te réveillera !...

DUFRÈNE.

Que veux-tu, citoyen ?...

DIXMER.

Ne peut-on pas te parler, est-ce défendu ?...

DUFRÈNE.

Non !...

LE CHEVALIER.

Enfin !

GILBERT.

Tu dis?...

LE CHEVALIER, lui faisant signe d'approcher.

Viens...

DUFRÈNE, il ouvre la porte, et reçoit un coup de poignard.

Ah! scélérat!... Ah!... brigand!...

DIXMER, à Geneviève.

Passez, passez!

Geneviève passe rapidement et s'élance dans la chambre de la reine.

GILBERT.

Ah!

Il veut s'élancer au secours de son compagnon.

LE CHEVALIER, qui l'a saisi à travers les barreaux.

Un instant... à nous deux!...

Le gendarme et Dixmer luttent, Dixmer entraîne le gendarme dans le premier compartiment.

GILBERT.

Au secours... A l'assassin!...

Il tire son sabre et l'enfonce dans la poitrine du chevalier.

LE CHEVALIER.

Ah! (Il tombe.) Vive la reine!

Le premier gendarme s'élance contre la porte, qu'il repousse au moment où Dixmer vient de tuer l'autre gendarme et va entrer.

GENEVIÈVE, auprès du paravent, parlant à la reine qu'on ne voit pas.

Madame... Au nom du ciel!... prenez cette mante... sortez!... sortez!...

GILBERT, saisissant Geneviève.

Il est trop tard! et vous êtes prisonnière, ma belle enfant!...

DIXMER.

Nous sommes maudits!

Il se sauve par la porte du concierge.

GILBERT, à la fenêtre.

Aux armes! Aux armes!

Roulement de tambours. Gardes, guichetiers, flambeaux à la fenêtre.

GENEVIÈVE, tombant à genoux.

O mon Dieu!... j'espère que l'expiation sera plus grande que la faute!...

Huitième Tableau

Le Tribunal révolutionnaire.

SCÈNE PREMIÈRE

FOULE, DIXMER, au fond; LORIN et MAURICE, à droite; LE PRÉSIDENT, UN HUISSIER. — Tout l'appareil du Tribunal.

Au lever du rideau, les députés de la Gironde sont au banc des accusés. — Le fauteuil de fer est occupé par celui des Girondins, du premier tableau, qui n'a pas voulu fuir.

LE PRÉSIDENT.

Silence, la séance est reprise... Accusés, que vous reste t-il à dire pour votre défense?

LE PRINCIPAL ACCUSÉ.

Rien, sinon que nous n'avons pas commis le crime de trahison, dont on nous accuse, que nous nous sommes tout au plus trompés. Nous avons rêvé une autre liberté que celle que vous nous donnez aujourd'hui... En luttant courageusement contre vos idées, nous avons cru, et nous croyons encore être de bons citoyens; nous ne sommes pas condamnés, nous sommes vaincus.

LE PRÉSIDENT.

Il me semble, cependant, que le complot est avéré... Vous avez voulu sauver l'ex-reine, bien plus, vous avez

coopéré à la tentative d'enlèvement que l'on a essayé sur elle à la Conciergerie; or, un complot, c'est un crime.

LE PRINCIPAL ACCUSÉ.

Jamais nous n'avons rien fait contre la volonté du vrai peuple français; tous nous avons agi au grand jour... Si nous sommes des rebelles, vous avez la force, anéantissez-nous.

LE PRÉSIDENT.

Ah! tu prétends être un bon Français, et tu proclames une pareille doctrine!... Sache-le bien... conspirer... c'est agir en mauvais citoyen, c'est commettre un crime. Ne te flatte donc pas d'un fol espoir. Quand les ennemis de la République montent sur l'échafaud... ils meurent comme les criminels vulgaires..., c'est-à-dire qu'ils meurent déshonorés... Aux voix, citoyens!...

LE PRINCIPAL ACCUSÉ.

Citoyen président, tu oublies que des hommes comme nous, s'ils ne sont pas maîtres de leur vie, sont toujours maîtres de leur mort.

LE PRÉSIDENT, après avoir recueilli les voix.

Les témoins entendus, les accusés ouïs en leur défense, le tribunal révolutionnaire les condamne à la peine de mort... (Au principal accusé.) Ah ! tu pâlis, citoyen.

LE PRINCIPAL ACCUSÉ, tombant sur son siège après s'être frappé la poitrine.

Non ! je meurs...

L'AUTRE GIRONDIN.

Et vous avez beau dire... il meurt pour la patrie.

L'accusé ouvre son habit et montre sa poitrine ensanglantée. — Il tombe sur le fauteuil. — Cris, tumulte. — Les autres accusés entourent leur ami, un gendarme lui arrache un compas ensanglanté qu'il montre au président. — Tous entonnent le refrain du chœur : *Mourir pour la patrie !*

MAURICE, se cachant le visage de ses mains.

Mon Dieu !

LORIN.

Vois-tu, ces hommes, Maurice, ils ont commencé comme nous ; ils ont aimé la Révolution à ce point qu'ils donnent encore leur vie pour elle... Seulement, ils se sont égarés dans leur route... L'amour a aveuglé les uns, l'ambition a entraîné les autres... le cœur a failli à la plupart, et ils ont glissé dans le terrible chemin, dans le chemin sanglant, où nul ne se relève parmi ceux qui tombent... Regarde, Maurice... ils vont mourir, et ils se disent au dernier moment : Sommes-nous en effet de mauvais citoyens ?

Pendant ce temps, on emmène les Girondins, et l'on entend dans le lointain la reprise du chœur.

MAURICE.

Oh !

L'HUISSIER.

Le citoyen accusateur public contre la citoyenne Geneviève Dixmer.

MAURICE.

Mon ami, mon ami, c'est elle !

LORIN.

Allons, du courage !

MAURICE.

Oh ! la voilà ! la voilà !

SCÈNE II

LES MÊMES, GENEVIÈVE, amenée par deux gendarmes.

GENEVIÈVE, à part.

Maurice ! il est là !

LE PRÉSIDENT.

Tes nom, prénoms et qualités.

GENEVIÈVE.

Geneviève de Montfleury, femme Dixmer.

LE PRÉSIDENT.

Tu es accusée d'avoir pénétré violemment dans la Conciergerie, afin de sauver la prisonnière qui y est renfermée.

GENEVIÈVE.

J'ai en effet pénétré dans la Conciergerie... Mais je suis une femme, et je n'ai pu, par conséquent, pénétrer violemment.

LE PRÉSIDENT.

Écris, citoyen greffier. (A Geneviève.) Reconnais-tu avoir été surprise aux genoux de la captive, la suppliant de changer de vêtements avec toi?

GENEVIÈVE.

Je reconnais cela, car c'est la vérité.

LE PRÉSIDENT.

Raconte-nous tes plans et tes espérances.

GENEVIÈVE.

Une femme peut concevoir une espérance, mais une femme ne peut pas faire un plan du genre de celui que vous me reprochez.

LE PRÉSIDENT.

Comment te trouvais-tu là, alors?...

GENEVIÈVE.

Parce que je ne m'appartenais pas, et que l'on me poussait.

LE PRÉSIDENT.

Qui te poussait?

GENEVIÈVE.

Un homme qui m'avait menacée de mort..., si je n'obéissais pas.

LE PRÉSIDENT.

Mais, pour échapper à cette mort dont on te menaçait, tu affrontais la mort qui devait résulter pour toi d'une condamnation.

GENEVIÈVE.

Lorsque j'ai cédé, le fer était sur ma poitrine, je me suis courbée sous la violence présente.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi n'appelais-tu pas à l'aide? Tout bon citoyen t'eût défendue...

GENEVIÈVE.

Hélas! monsieur, celui qui pouvait m'entendre n'était pas près de moi...

LE PRÉSIDENT.

Dis-nous le nom de tes instigateurs...

GENEVIÈVE.

Il n'y en a qu'un seul...

LE PRÉSIDENT.

Lequel?

GENEVIÈVE.

Mon mari!

LE PRÉSIDENT.

Cet homme déguisé en guichetier qui a été tué par le gendarme Gilbert, et qui est mort en criant « Vive la reine! » était ton mari?

GENEVIÈVE.

Non!

LE PRÉSIDENT.

Qui était-ce?

GENEVIÈVE.

Le cadavre est entre vos mains, c'est à vous de le reconnaître.

LE PRÉSIDENT.

Alors, ton mari est celui qui s'est sauvé par la porte de la Conciergerie... celui avec lequel tu étais entrée...

GENEVIÈVE.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Il vit?

GENEVIÈVE.

Il vit.

LE PRÉSIDENT.

Connais-tu sa retraite ?

GENEVIÈVE.

Je la connais.

LE PRÉSIDENT.

Indique-la.

GENEVIÈVE.

Il a pu être infâme, mais je ne suis point lâche, ce n'est point à moi de dénoncer sa retraite, c'est à vous de la découvrir.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, tu refuses de guider nos recherches ?

GENEVIÈVE.

Je crois que je ne puis le faire sans me rendre aussi méprisable aux yeux des autres, qu'il l'est aux miens.

LE PRÉSIDENT.

Y a-t-il des témoins ?

L'HUISSIER.

Il y a le gendarme Gilbert.

L'ACCUSATEUR.

Inutile, puisqu'elle a tout avoué.

LE PRÉSIDENT.

Tu avoues donc, citoyenne, être entrée à la Conciergerie avec ton mari, et avoir été surprise aux pieds de la prisonnière la suppliant de fuir, tandis que ton mari assassinait le gendarme Dufrène.

GENEVIÈVE.

Je ne puis nier ce qui est, seulement je répéterai ce que j'ai dit, j'ai été forcée.

LE PRÉSIDENT.

Et tu refuses d'indiquer la retraite de ton mari ?

GENEVIÈVE.

Je refuse...

L'ACCUSATEUR.

Prononce, citoyen président, prononce.

LE PRÉSIDENT.

La cause entendue, et l'accusée ayant avoué son crime, le tribunal révolutionnaire condamne la citoyenne Montfleury, femme Dixmer, à la peine de mort.

MAURICE.

Les tigres.

Le greffier paraît tomber en faiblesse.

LE PRÉSIDENT.

Emmenez la condamnée.

GENEVIÈVE.

Adieu, Maurice !

MAURICE.

Non, pas adieu, au revoir !

LE PRÉSIDENT, au greffier.

Qu'as-tu, citoyen greffier ? Tu es pâle et l'on dirait que tu vas te trouver mal.

LE GREFFIER.

Je ne me sens pas bien, j'ai besoin d'air.

LE PRÉSIDENT.

Huissier ! appelez un des greffiers supplémentaires !... (Au greffier.) C'est bien, retire-toi...

LE GREFFIER, sortant et voyant Dixmer.

Dixmer !

DIXMER, bas.

Silence !

LORIN.

Dixmer était ici ; le misérable a laissé condamner sa femme sans rien dire... Attends, attends !

La femme Tison occupe le fauteuil de fer.

L'HUISSIER.

Le citoyen accusateur public contre la femme Tison.

LE PRÉSIDENT.

Femme Tison, dis-nous quelle raison t'a fait crier « Vive la reine ! » en pleine rue ?

LA FEMME TISON.

Je n'ai pas de raison à te donner. Je venais de voir passer ma pauvre Héloïse... je venais de lui dire adieu... j'ai crié « Vive la reine !... » et voilà.

LE PRÉSIDENT.

Mais, pourquoi as-tu crié ?

LA FEMME TISON.

Parce que nous sommes une famille de conspirateurs... il n'y a pas besoin de tant d'explications, il me semble.

On fait mourir ceux qui crient « Vive la reine !... » qu'on me fasse mourir ! Et si ça ne suffit pas que j'aie crié « Vive la reine ! » dans la rue, je le crie ici : Vive la reine ! Vive la reine ! Tas d'égorgeurs et de bourreaux ! Vive la reine !

Tumulte dans la foule.

LE PRÉSIDENT, consultant les jurés.

L'accusée ayant avoué son crime, le tribunal révolutionnaire condamne la femme Tison à la peine de mort.

LA FEMME TISON.

C'est tout ce que je voulais. Ah ! ma pauvre Héloïse, je ne serai donc pas longtemps sans te revoir.

LE PRÉSIDENT.

Gendarmes, emmenez la condamnée !...

UNE VOIX DE FEMME.

Pauvre femme, il paraît que c'est du désespoir.

DEUXIÈME VOIX.

On lui a pris sa fille.

PREMIÈRE VOIX.

Sa fille ! Qui, sa fille ?

DEUXIÈME VOIX.

Tu sais la bouquetière ! C'était sa fille.

LE PRÉSIDENT.

Huissier, appelez une autre cause.

L'HUISSIER.

L'accusateur public contre le citoyen Dixmer, contumace.

Neuvième Tableau

Une berge sous le pont Notre-Dame.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GREFFIER, DIXMER, puis LORIN.

DIXMER, poussant le greffier devant lui.

Allons, allons, va toujours.

LE GREFFIER.

Mais où me conduis-tu?

DIXMER.

Je te l'ai déjà dit, je désire causer un instant avec toi; marche! marche!

LE GREFFIER.

Que peux-tu avoir à me dire?... Je ne te connais pas, je ne suis pas ton complice, moi.

DIXMER.

Là, bien; tu peux t'arrêter maintenant... Nous serons à merveille sur cette berge.

LE GREFFIER.

Alors, voyons, nous y sommes... parle vite.

DIXMER.

C'est à sept heures qu'on exécute.

LE GREFFIER.

Oui, comme toujours.

DIXMER.

Bien.

LORIN, paraissant.

Ah ! le voilà, je croyais les avoir perdus.

Il se cache.

DIXMER.

Ma femme a été condamnée, comme tu sais... Eh bien, je désire la voir une dernière fois.

LE GREFFIER.

Où cela ?

DIXMER.

Dans la salle des morts... où l'on enferme les condamnés qui attendent l'heure du supplice.

LE GREFFIER.

Tu oseras entrer là ?

DIXMER.

Pourquoi pas ? Si je suis sûr d'en sortir !

LE GREFFIER.

Sûr d'en sortir... et comment ?

DIXMER.

Avec une carte. N'entre-t-on pas dans la salle des morts et n'en sort-on pas avec une carte ?

LE GREFFIER.

Si fait !

DIXMER.

Eh bien ! voilà tout ! il ne s'agit que de se procurer cette carte...

LE GREFFIER.

Oui, mais...

DIXMER.

Rien n'est plus facile, quand on a des amis...

LE GREFFIER.

Que veux-tu dire ?

DIXMER.

Je veux dire, citoyen greffier, que ces cartes...

LE GREFFIER.

Eh bien, ces cartes?

DIXMER.

C'est justement toi qui les signes comme greffier de la Conciergerie...

LE GREFFIER.

Oui, mais sur un ordre du président du tribunal révolutionnaire.

DIXMER.

Bah ! y regarderas-tu de si près avec moi ?... Allons, bon, voilà encore que tu vas te trouver mal.

LE GREFFIER.

Mais, tu me demandes ma tête, citoyen.

DIXMER.

Eh non ! je te demande une carte, voilà tout !

LE GREFFIER.

Prends garde, je vais te faire arrêter, malheureux.

DIXMER.

Fais, mais à l'instant même, je te dénonce comme mon complice... et au lieu de me laisser aller tout seul dans la fameuse salle, tu m'y accompagneras.

LE GREFFIER.

Oh ! scélérat !

DIXMER.

Il n'y a pas de scélérat là-dedans... J'ai besoin de parler à ma femme, et je te demande une carte pour arriver jusqu'à elle...

LE GREFFIER.

Mais je n'en ai pas, moi, de cartes ?

DIXMER.

Oui, mais, j'en ai, moi.

LE GREFFIER.

Où les as-tu prises ?

DIXMER.

Pardieu! dans le tiroir de la table, j'ai vu là des cartes toutes préparées, et j'ai dit : — Tiens, cela peut me servir un jour !

LE GREFFIER.

Mais je n'ai pas d'encre, pas de plume...

DIXMER.

Oh ! j'avais prévu que je te trouverais comme cela, dans quelque coin où tu manquerais de tout et j'ai pris mes précautions... Voici plume et encre...

LE GREFFIER.

Voyons, attends! Ne pourrait-on pas arranger les choses d'une façon qui ne me compromît pas?

DIXMER.

Je ne demande pas mieux, si c'est possible...

LE GREFFIER.

C'est on ne peut plus possible.

DIXMER.

Explique-toi.

LE GREFFIER.

Il y a deux portes à la salle des morts.

DIXMER.

Je sais cela.

LE GREFFIER.

Eh bien, entre par la porte des condamnés ; par celle-là, il ne faut pas de cartes... et quand tu auras parlé à ta femme, tu m'appelleras et je te ferai sortir.

DIXMER.

Grand merci, et si tu n'es pas là?

LE GREFFIER.

Mais puisque je te dis que je serai là.

DIXMER.

Et si l'on t'appelle, si tu es occupé ailleurs, si tu m'oublies?...

LE GREFFIER.

Mais, puisque je te jure.

DIXMER, lui saisissant le bras.

Non, cela te compromettrait, on te verrait me parler... enfin cela ne me convient pas! j'aime mieux une carte, signe donc! Eh! mon Dieu, est-ce si difficile de signer?

LE GREFFIER.

Puisque tu le veux!

DIXMER.

Tu as dit le mot, je le veux!

LE GREFFIER, signant.

Tiens!

DIXMER.

Attends... pendant que tu tiens ta plume...

LE GREFFIER.

Que veux-tu dire?

DIXMER.

Signe-moi une seconde carte.

LE GREFFIER.

Et pour quoi faire, bon Dieu?

DIXMER.

Parce qu'il se pourrait qu'à la suite de cette conversation, il me prît l'envie d'emmener ma femme...

LE GREFFIER.

Donne donc...

Il signe.

DIXMER.

Merci !

LE GREFFIER.

Ne me suis pas, laisse-moi au moins m'éloigner seul !... Qu'on ne me voie pas avec toi.

DIXMER.

Oh ! quant à cela, je ne demande pas mieux.

LE GREFFIER, s'éloignant.

Miséricorde ! Si j'en reviens, je serai bien heureux.

Il sort.

SCÈNE II

DIXMER, puis LORIN.

DIXMER.

C'est bien. (Il met les cartes dans son portefeuille.) Et maintenant, j'ai sa mort ou sa vie entre mes mains; je la juge à mon tour, je la condamne à vivre.

LORIN, reparaissant.

Pardon, citoyen Dixmer.

DIXMER.

Que me veux-tu ?

LORIN.

Causer un instant avec toi.

DIXMER.

Je n'ai pas le temps.

LORIN.

J'en suis véritablement désespéré, car il faut que je te parle.

DIXMER.

Qui es-tu ?

LORIN.

Tu ne me reconnais pas, citoyen Dixmer !

DIXMER.

Non.

LORIN.

Ou tu ne veux pas me reconnaître... je suis le citoyen Lorin, qui t'ai été présenté un jour dans la cour du Temple... te le rappelles-tu ?

DIXMER.

Non.

LORIN.

Oh ! je vais te dire deux mots qui aideront ta mémoire, j'ai été présenté par le citoyen Maurice Linday, lequel donnait le bras à la citoyenne Dixmer... Ah ! tu te rappelles, n'est-ce pas ?

DIXMER.

Oui, voyons, que me veux-tu?

LORIN.

Je veux te dire que, depuis ce jour, je ne t'ai point perdu de vue, citoyen Dixmer.

DIXMER.

Eh bien ?

LORIN.

Eh bien ! en te voyant compromettre un brave patriote comme Maurice, et abuser de l'amour insensé qu'il portait à une femme, je me suis dit en parlant de toi : En vérité, voilà un malhonnête homme !

DIXMER

Citoyen !

LORIN.

Attends ! En te voyant fuir et abandonner ta femme, que tu avais poussée en avant pour te cacher derrière elle, je me suis dit : — Sur mon âme, voilà un lâche coquin !

DIXMER.

Monsieur !

LORIN.

Attends donc, je ne suis pas au bout... En te voyant tout à l'heure au tribunal suivre les progrès de la mort sur le visage de cette pauvre martyre qu'on nomme Geneviève, et lorsqu'elle fut condamnée, demeurer froidement à ta place, au lieu de t'avancer et de dire au tribunal : — Citoyens, vous voyez bien que cette pauvre femme est innocente, que c'est moi qui ai tout fait, et que, par conséquent, c'est moi qui dois mourir, et elle qui doit vivre... En voyant que tu ne faisais point cela et que, tout au contraire, c'était toi qui allais vivre et elle qui allait mourir, je me suis dit : — Ah ! sur Dieu, voilà un misérable assassin ! Il faut que je le tue !

DIXMER.

Ce vous sera chose facile, monsieur, car je n'ai jamais refusé une proposition du genre de celle que vous me faites... Ainsi, quand vous voudrez, demain, ce ~~soir même~~, nous nous rencontrerons...

LORIN.

Citoyen Dixmer, c'est chose fort difficile que de se rencontrer, et puisque nous nous rencontrons, et que le lieu, tu en conviendras, semble choisi tout exprès pour la circonstance... (Tirant son sabre.) j'espère que tu auras l'obligeance de ne pas me faire attendre.

DIXMER.

Je suis désespéré de te refuser, citoyen Lorin, mais, dans ce moment, j'ai autre chose à faire.

LORIN.

Eh bien, cette autre chose, c'est justement ce que je ne veux pas que tu fasses, car cette autre chose, c'est quelque nouvelle infamie.

DIXMER.

Si tu veux te battre avec moi, citoyen Lorin, il faudra cependant que tu attendes mon bon plaisir.

LORIN.

Et pourquoi attendrais-je ?

DIXMER.

Dame ! à moins que tu ne m'assassines !

LORIN.

Et je ne ferais que te rendre ce que tu as voulu faire à Maurice.

DIXMER.

Maurice s'était introduit la nuit dans une maison qui n'était pas la sienne, Maurice escaladait un mur comme fait un voleur ; j'aurais pu le tuer, je lui ai fait grâce, cependant.

LORIN.

Ah ! tu appelles cela faire grâce, toi ! Tu vois un pauvre jeune homme fou d'amour, suivant une femme à laquelle il a sauvé la vie au risque de sa tête, et je puis dire de la mienne ; croyant avoir le droit de suivre cette femme, car cette femme pouvait être libre... et au lieu de lui dire bravement, loyalement : « Citoyen Maurice, il n'y a rien à faire ici pour toi ; cette femme est la mienne, je l'aime, elle m'aime ; tu l'as sauvée de l'échafaud, je te sauve du poignard, nous sommes quittes ; et maintenant que tout soit fini entre nous, car tu es un patriote pur, et moi un royaliste enragé. Adieu ! » Au lieu de lui dire cela, tu le retiens, tu le caresses, tu lui ouvres ta maison,

quoiqu'il soit patriote, quoiqu'il aime ta femme... car ce patriote, son patriotisme peut t'être utile... car cet amant, son amour peut te servir... et tandis que tu les pousses en avant tous deux, l'un avec l'aveuglement d'un insensé, l'autre avec la résignation d'une martyre, tandis que tu livres l'une à l'échafaud, l'autre au désespoir, toi, tu fuis, toi, tu te caches... toi, tu t'enfonces dans l'ombre, et de là, tu regardes souriant, pareil au mauvais esprit, ton œuvre infernale s'accomplir... Heureusement Dieu a permis que je fusse là... de sorte que me voilà... Dixmer... me voilà sur ta route sanglante... barrant le chemin, et te disant : « Assez comme cela, tu n'iras pas plus loin ! » Je te tiens ici, comme tu tenais Maurice, et je serai moins généreux que toi... je ne te ferai pas grâce.

DIXMER.

Oui, mais Maurice était bâillonné, garrotté, il ne pouvait crier, appeler à l'aide, et je puis faire tout cela, monsieur, moi qui ne veux pas me battre maintenant.

LORIN.

Appelle, Dixmer, je te nommerai et tout sera dit.

DIXMER.

Tu me dénoncerais...

LORIN.

Tu voulais bien tout à l'heure, toi qui es coupable... dénoncer ce pauvre greffier qui est innocent... Oh ! j'étais là, derrière cette arche, j'ai tout entendu et tu m'as indiqué comment il fallait s'y prendre.

DIXMER.

Eh bien, soit ! Je te jure que ce soir, où tu voudras... à l'arme que tu voudras...

LORIN.

Pardon, mais, ce soir, tu n'auras peut-être plus sur toi ces deux cartes que vient de te signer le greffier et que je t'ai vu remettre là...

DIXMER.

Tu veux ces cartes ?

LORIN.

Oui.

DIXMER.

Tu ne les auras qu'avec ma vie.

LORIN.

Je le sais bien... Voilà pourquoi justement je veux te tuer.

DIXMER.

Et que veux-tu faire de ces cartes ?

LORIN.

Entrer dans la chambre des morts et dire à Geneviève : « Prenez mon bras, madame, vous êtes libre !... » et la chose finira comme dans les pièces du citoyen Demoustier où le crime est puni et la vertu récompensée.

DIXMER.

Et si, au contraire, c'est moi qui te tue !

LORIN.

Alors la chose finira comme dans les pièces du citoyen Chénier, où le crime est récompensé et la vertu punie, mais je ne crois pas que cela finisse ainsi.

DIXMER.

Ciel et terre ! c'set ce que nous allons voir !

LORIN.

Voyons... (Ils se battent. — Lorin parle en parant.) Et puis, tu me comprends, citoyen Dixmer... toi, mort, Geneviève est libre, alors l'homme que tu lui as dit d'aimer...

DIXMER.

Touché !

LORIN.

Ah ! tu appelles cela touché, toi !... Tu vas voir comme on touche, Dixmer.

DIXMER.

Touche donc !

LORIN.

Attends, j'ai encore quelque chose à te dire... Alors, l'homme que tu lui as dit d'aimer, elle l'aime sans remords, et au lieu de mourir sur l'échafaud, ou de vivre face à face avec toi, ce qui est bien pis... Geneviève vit heureuse... Geneviève... (Se fendant.) Tiens, voilà comme on touche !

DIXMER, tombant.

Ah !

LORIN.

Touché... touché à mort !

DIXMER.

Eh bien, oui... mais, elle mourra avec moi.

Il se relève, prend son portefeuille, et s'avance vers la rivière.

LORIN, jetant son sabre et saisissant le portefeuille.

Non pas, elle vivra sans toi, au contraire... (Il prend les deux cartes dans le portefeuille et le rejette près du cadavre. — Six heures sonnent.) Six heures ! il était temps !...

Dixième Tableau

La salle des Morts, à la Conciergerie.

SCÈNE PREMIÈRE

LA FEMME TISON, GENEVIÈVE, CONDAMNÉS.

LA FEMME TISON.

Pourquoi donc pleurent-ils?.. Ah! oui, c'est qu'on ne leur a pas pris leur enfant, à eux... C'est qu'ils ne vont pas rejoindre leur enfant. Ah! pauvre chère Héloïse... je ne pleure pas, moi, va.

GENEVIÈVE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi la force...

LA FEMME TISON, s'approchant de Geneviève.

Oui, je comprends, celle-là est jeune, celle-là était heureuse, sans doute! elle regrette quelque chose sur la terre; allez, consolez-vous, mon enfant, si c'est votre mère que vous regrettez, elle viendra vous rejoindre bientôt.

GENEVIÈVE.

Ah! pauvre femme, et vous aussi...

LA FEMME TISON.

Je vais rejoindre ma fille, moi, parce que c'est moi qui l'ai tuée! C'est moi qui l'ai accusée... comprends-tu? une mère qui accuse sa fille... Moi qui l'adorais, qui aurais donné ma vie pour elle, je l'ai fait condamner à mort. Oh! mais non, ce n'est pas moi, c'est cet infâme Rocher!.. Et dire que je n'étranglerai pas ce misérable!...

GENEVIÈVE.

Mon Dieu! mon Dieu!

LA FEMME TISON.

Qu'ils sont longtemps... c'est six heures qui viennent de sonner... encore une heure... allons... (Elle s'accroupit au pied d'une colonne.) Attendons!

GENEVIÈVE.

Oh! traverser tout Paris, arriver là-bas... monter sur l'échafaud sans personne qui vous soutienne, rien que le bras du bourreau... mourir seule... seule... seule!..

SCÈNE II

LES MÊMES, LORIN, à la grande porte grillée.

LE FACTIONNAIRE.

On ne passe pas!

LORIN.

Eh! pardieu, citoyen factionnaire, tu vois bien que j'ai une carte en règle : « Laissez passer le citoyen porteur de la présente. DURAND, greffier. »

LE FACTIONNAIRE.

C'est vrai, entre, citoyen.

LORIN, reprenant sa carte.

Pardon, pardon, rends-moi ma carte, s'il te plaît... Je désire entrer, c'est vrai, mais je désire encore plus sortir. (La grille se referme derrière lui.) Diable!... Ah çà! voyons maintenant... où est-elle?... Je crois que la voici. (Allant à Geneviève et lui touchant l'épaule.) Geneviève!

GENEVIÈVE.

Mon Dieu! serait-ce déjà!

Elle recule avec effroi.

LORIN.

Geneviève!

GENEVIÈVE.

Vous! vous ici, monsieur, dans cette horrible salle.

LORIN.

Geneviève, silence! pas un mot, pas un signe, pas un geste... commandez à votre émotion... que votre visage reste impassible... écoutez-moi!

GENEVIÈVE.

Qu'allez-vous me dire!

LORIN.

C'est de l'espoir que je vous apporte.

GENEVIÈVE.

De l'espoir!

LORIN.

Oui, Maurice nous attend...

GENEVIÈVE.

Maurice m'attend... Mais, monsieur, je suis condamnée...

LORIN.

Vous êtes libre.

GENEVIÈVE.

Libre avec ces grilles, ces verrous, ces sentinelles, mais voyez donc, ces gens sont-ils libres? et s'ils ne le sont pas... comment le serais-je, moi?

LORIN.

Parlez bas... ou plutôt ne dites rien... laissez-moi parler...

GENEVIÈVE.

Avant toute chose... le reverrai-je?

LORIN.

Tout à l'heure.

GENEVIÈVE.

Alors, je vous écoute.

Chœur derrière les portes du fond.

LORIN.

Qu'est-ce que cela?

GENEVIÈVE.

Ce sont les Girondins, qui ont été condamnés en même temps que nous, et à qui on a accordé la permission de se réunir dans un dernier banquet.

LORIN.

Pauvres gens!... Écoutez bien, Geneviève, notre salut dépend d'un mot mal interprété, mal compris... Oui, notre salut, celui de Maurice, car Maurice ne vous survivrait pas.

GENEVIÈVE.

J'écoute.

LORIN.

On entre ici par deux portes, celle-là qui donne dans le tribunal et par laquelle vous êtes entrée... c'est la porte des condamnés à mort.

GENEVIÈVE.

Oui...

LORIN.

L'autre porte, celle-ci, est la porte des visiteurs... par cette porte, on entre et on sort avec les mêmes cartes : entendez-moi bien, Geneviève, nous allons sortir.

GENEVIÈVE.

Oh! dites-vous vrai?... Oh! je l'avoue... je regrettais la vie... j'avais peur de mourir...

LORIN.

Prenez garde... rassemblez toutes vos forces et venez.

GENEVIÈVE.

Et si nous allions le rencontrer sur notre route.

LORIN.

Qui ?

GENEVIÈVE.

Lui ! lui, Dixmer...

LORIN.

Soyez tranquille, vous n'avez plus rien à craindre

GENEVIÈVE.

Que dites-vous ?

LORIN.

Rien, venez... Geneviève, nous avons un quart d'heure à peine et Maurice nous attend.

GENEVIÈVE.

Oui, oui, Maurice... Allons rejoindre Maurice...

Ils s'apprêtent à frapper à la grille.

SCÈNE III

LES MÊMES, MAURICE, entrant par la porte opposée.

MAURICE.

Geneviève... où est Geneviève ?

GENEVIÈVE, courant à lui.

Maurice ?

LORIN.

Maurice par la porte des condamnés, le malheureux !

GENEVIÈVE.

Te voilà, mon ami...

MAURICE.

Ne m'attendais-tu pas, Geneviève ? As-tu cru par hasard que je te laisserais mourir seule ? oh ! non, non, ma bien-aimée...

GENEVIÈVE.

Mais, qu'as-tu fait ?

MAURICE.

Ce que j'ai fait, oh ! c'est bien simple. Quand j'ai vu que tu étais condamnée, perdue pour moi, j'ai traversé la foule; je me suis élancé sur le fauteuil de fer. « Vous cherchez Maurice Linday depuis trois jours, leur ai-je dit, le voici : jugez-moi ! » Alors, Rocher, qui était là... ce misérable Rocher m'a accusé d'avoir donné l'œillet au Temple... je n'ai rien répondu... il m'a accusé de complicité dans la conspiration de la Conciergerie, je n'ai rien répondu... et l'on m'a condamné à mort... Maintenant, merci de leur jugement et de leur condamnation, puisque leur jugement et leur condamnation nous réunissent. Du courage, Geneviève, le ciel et les hommes, qui n'ont pas voulu que nous ayons une même demeure, n'empêcheront pas que nous ayons un même tombeau ! Me voilà, Geneviève, me voilà, pour ne plus te quitter, ni dans ce monde ni dans l'autre.

GENEVIÈVE.

Oh ! mon Dieu ! il m'aimait donc comme je l'aime.

MAURICE.

Et maintenant tu n'auras plus peur de la mort, n'est-ce pas ? car nous marcherons à la mort ensemble... tu n'auras plus peur de l'échafaud, tu ne trembleras plus sur la route, nous marcherons appuyés l'un à l'autre... et n'ayant qu'un regret, moi du moins, vois-tu, c'est que le fer ne puisse pas trancher nos deux têtes du même coup. Oh ! Geneviève, ma Geneviève... mourir ensemble, nous qui étions condamnés à vivre séparés, ne trouves-tu pas que c'est le suprême bonheur ?

GENEVIÈVE.

Mourir ! mais non, mon bien-aimé, nous ne mourrons pas, nous allons vivre au contraire, et vivre l'un pour l'autre.

MAURICE.

Comment? Que veut-elle dire?

LORIN, à part.

En vérité, ce serait dommage de les laisser mourir.

GENEVIÈVE.

Cette porte, tu vois cette porte?

MAURICE.

Oui.

GENEVIÈVE.

On sort par cette porte...

MAURICE.

Oui, mais avec des cartes...

GENEVIÈVE.

Lorin en a...

MAURICE.

Lorin!

GENEVIÈVE.

Oui.

MAURICE.

Où est-il? Pas ici, je l'espère?

LORIN.

Si fait, au contraire... me voilà.

MAURICE.

Toi! Que veut dire ceci? Comment t'es-tu procuré des cartes?

LORIN.

Je te conterai cela plus tard quand nous serons réunis. Sache seulement qu'il y a eu mort d'homme. J'allais emmener Geneviève et donner la troisième carte à la femme Tison. Mais te voilà, je la garde pour moi. Charité bien ordonnée...

MAURICE.

Oh! mon Dieu! cela me semble un rêve... Tiens

Geneviève... vois-tu ce couteau ? Si l'échafaud t'avait trop épouvantée, je te tuais de ma main et je me tuais après toi...

GENEVIÈVE.

Ce couteau, Dieu merci, tu n'en as plus besoin.

Elle jette le couteau.

MAURICE.

Viens, Lorin.

LORIN.

Bon ! nous allons sortir tous les trois comme cela... par la même porte, ensemble; pourquoi n'emmenons-nous pas tout le monde ?... Allez, allez, je vous rejoindrai.

MAURICE.

Où cela ?

LORIN.

A Calais, n'était-ce pas à Calais que vous comptiez vous embarquer pour l'Angleterre ?

MAURICE.

Oui.

LORIN.

A merveille, alors... Va pour Calais... mais ne vous arrêtez pas en route, notre fuite va faire un bruit de tous les diables... et si je n'étais pas arrivé, passez en Angleterre sans perdre un instant.

MAURICE.

Mais...

LORIN.

Maurice, Maurice, tu vas nous tuer tous avec tes hésitations... déjà les trois quarts qui sonnent... Tiens ! voici qui vous ouvrira toutes les portes. Allez.

Il lui donne deux cartes.

MAURICE.

Et toi?

LORIN.

Moi, tout à l'heure, tu m'as bien compris, il faut mettre quelques minutes d'intervalle... pars le premier... pars... au revoir...

MAURICE, lui tendant les bras.

Lorin!

LORIN.

Pas de démonstrations, elles sont inutiles.

MAURICE.

Rejoins-nous vite.

LORIN.

Sois tranquille... Geneviève, Maurice, mes bons amis!

Il les serre dans ses bras.

MAURICE.

Comme tu es ému!...

LORIN.

Moi, pas du tout .. Va vite! Allez... Geneviève... un dernier mot... Soyez heureuse sans remords, vous êtes veuve.

GENEVIÈVE.

Veuve!

MAURICE.

Viens, viens!

LE FACTIONNAIRE, à qui Maurice donne les cartes

Passez!

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins MAURICE et GENEVIÈVE.

LORIN.

Partis! enfin, ils sont partis... ils traversent le corridor... je ne les vois plus! Ah! pourvu qu'aucun obstacle ne vienne se dresser sur leur route... il y a si loin d'ici à la porte qui donne sur le quai... On parle bien haut, ce me semble... quelqu'un les aurait-il reconnus, dénoncés... Oh! j'aurais tué un homme, j'aurais sacrifié ma vie sans les sauver... Mon Dieu! ce ne serait pas juste! Oh! mon cœur, ne bats pas si fort... tu m'empêches d'entendre... En ce moment, ils doivent avoir traversé le premier guichet... on leur ouvre la dernière porte... je n'entends plus rien... C'est fini... libres! sauvés!... ils sont sauvés! Oh! mon Dieu! mon Dieu! vous me deviez bien cela.

SCÈNE V

LES MÊMES, ROCHER.

ROCHER, entrant par la porte des condamnés, au guichetier.

Oh! moi, je n'ai pas besoin de carte... j'entre par toutes les portes, je sors par toutes les portes, on me connaît ici...

FEMME TISON.

Rocher!

LORIN.

Rocher!

ROCHER.

Voyons! voyons! Eh bien, où sont-ils, ces petits

amours, qu'on leur dise adieu... Hé ! citoyen Maurice !... Hé ! citoyenne Geneviève !

LORIN, à part.

Il va s'apercevoir de leur absence ; il va donner l'alarme. (Haut.) Eh bien, que leur veux-tu au citoyen Maurice et à la citoyenne Geneviève ?

ROCHER.

Tiens ! toi ici, bon ! je croyais n'en trouver que deux. voilà qu'il y en a trois... Abondance de biens ne nuit pas... comme dit le proverbe !...

LORIN.

Écoute, Rocher, je vais te dire...

ROCHER.

Non pas, non pas, ils sont entrés par la porte des condamnés, ils doivent être ici, il faut qu'ils se trouvent... à moins que quelque traître ne les ait fait évader.

LORIN.

Rocher, je te dis...

ROCHER.

Ils n'y sont plus... il y a des traîtres ici... mais je vais appeler.

LORIN.

Oh ! le misérable !

Il lui serre la gorge.

ROCHER, d'une voix étranglee.

A l'aide, à l'aide ! ils se sont enfuis !... Courez, courez !...

LA FEMME TISON, qui a ramassé le couteau jeté par Geneviève.

Tiens, Rocher ! C'est toi qui m'as fait dénoncer ma fille !

Elle lui plonge le couteau dans la poitrine à plusieurs reprises.

ROCHER, tombant.

Je suis mort ! Ah !

LORIN.

Il y a donc une justice au ciel !

Sept heures sonnent ; les portes s'ouvrent ; on voit les Girondins groupés à table, le cadavre de leur compagnon au milieu d'eux.

CHANT

Nous amis, qui loin des batailles
Succombons dans l'obscurité,
Vouons du moins nos funérailles
A la France, à sa liberté !

LORIN.

Citoyens de la Gironde ! place à votre dernier banquet... moi aussi, je meurs pour la patrie !

CHŒUR

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 27990 12-8.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 002550514b

CE PQ 2225
.C6 1889
COO DUMAS, ALEXA LE CHEVALIER
ACC# 1221740